

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

CHARLES IX

ou L'ÉCOLE DES ROIS

CHÉNIER, MARIE-JOSEPH DE

Tragédie — 1790

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ROI DE FRANCE	51 répliques
REINE-MÈRE	47 répliques
L'AMIRAL DE COLIGNY	36 répliques
LE CARDINAL DE LORRAINE	31 répliques
ROI DE NAVARRE	27 répliques
LE CHANCELIER DE L'HOPITAL	22 répliques
DUC	20 répliques

Personnages muets & suite : CHARLES IX, CATHERINE DE MÉDICIS, HENRI DE BOURBON, LE DUC DE GUISE, MEMBRES DU CONSEIL, COURTISANS, PROTESTANTS DE LA SUITE DE L'AMIRAL, GARDES, PAGES

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE II	18
ACTE III	37
ACTE IV	52
ACTE V	70

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Le Chancelier de l'Hôpital, L'Amiral de Coligny.

L'AMIRAL

Illustre chancelier, de qui la voix propice
Fait au sein des combats respecter la justice,
Soyez toujours l'oracle et l'appui dès Français.
C'est à vous, l'Hôpital, que nous devons la paix :
Sans vous, nous périssions. Votre prudence active 5
Aux maux des deux partis fut sans cesse attentive ;
Et vous flattez encor d'un avenir plus doux
Tant de bons citoyens qui n'espéraient qu'en vous.
Ce palais retentit des chants de l'hyménée ;
D'un noeud saint et chéri la pompe fortunée, 10
Affermissant la paix entre deux jeunes rois,
Mêle au sang des Bourbons le sang de nos Valois.
Quel hymen ! Marguerite, idole de la France,
Henri, des Navarrais l'amour et l'espérance,
Pour le bonheur public unissant leurs efforts, 15
Vont expier le sang répandu sur ces bords.
Eh ! Qui peut maintenant, témoin de leur tendresse,
Repousser loin de soi la publique allégresse ?
Les Guise, toutefois, souillant des jours si beaux,
Se préparent encore à rouvrir les tombeaux. 20

Croyez-moi, le péril n'est point imaginaire :
 Maurevert a commis un crime mercenaire ;
 À des pièges sanglants ils ont déjà recours ;
 Au sein du Louvre même ils achètent mes jours :
 Il faut veiller sur eux, c'est eux que l'on doit craindre. 25
 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils osent tout enfreindre.
 Vous même, enfin, Monsieur, s'il est vrai que leur choix
 Vous ait nommé jadis l'organe de nos lois,
 Ce choix si désiré vient de leur politique ;
 Ils ont su se plier à l'estime publique ; 30
 Ils veulent nous traîner dans l'abîme fatal,
 En voilant leurs projets du nom de l'Hôpital.

LE CHANCELIER

Ah ! Formez, Coligny, des craintes légitimes.
 Je ne puis, quant à moi, leur imputer des crimes,
 Et je n'adopte pas vos soupçons inquiets. 35
 Si l'on poursuit vos jours au milieu de la paix,
 J'en frémis ; je voudrais le châtiment du traître :
 Mais je blâme un dépit qui s'aveugle peut-être ;
 Et vous devez savoir que des plus vils complots
 Ils ont aussi, Monsieur, soupçonné des héros. 40
 Ah ! je ne prétends pas les excuser sans cesse ;
 Ils ont d'un jeune roi maîtrisé la faiblesse :
 Mais avouez du moins que dans nos temps cruels,
 Il n'est point de Français qui ne soient criminels :
 Tous se sont égarés, et la nuit environne 45
 Les droits sacrés du peuple et les devoirs du trône.
 J'ai vu ce Louvre en deuil, et presque ensanglanté ;
 L'orgueil et la licence, et point de liberté :
 J'ai vu de nos Valois la majesté flétrie ;
 Les plus grands citoyens déchirant leur patrie, 50
 Flattant avec bassesse, ou combattant leur roi ;

Les plus grands, je l'ai dit, et vous en faites foi.

L'AMIRAL

Il fallait s'égarer, convenez-en vous-même ;
Et des destins français l'enchaînement suprême
Préparait dès longtemps à nos jours détestés 55
Un cours de trahisons et de calamités.
J'ai suivi le torrent qui ravageait la France :
On peut le détourner, et j'en ai l'espérance.
Au repos tout-à-coup nous ne parviendrons pas ;
Les soldats et les chefs ont besoin de combats. 60
Depuis un siècle entier l'Espagne nous outrage :
Hélas ! contre nous-mêmes exercés au carnage,
Formons, il en est temps, de plus justes desseins ;
Dans le sang espagnol courons baigner nos mains :
Voilà notre parti ; c'est le seul qui nous reste. 65

LE CHANCELIER

Fâcheuse extrémité ! Parti vraiment funeste !
Tous deux Français, tous deux nous chérissons l'état ;
Vous parlez en guerrier, je pense en magistrat :
Vous m'en verrez toujours garder le caractère.
La guerre est un fléau quelquefois nécessaire, 70
Qu'il faut craindre toujours, et longtemps éviter,
Et dont j'ai vu l'état rarement profiter.
Oui, tous ces vains débats où le glaive décide,
Ces lauriers teints de sang, cette gloire homicide
Qui d'un prince orgueilleux peut enivrer le coeur, 75
Opprimant les vaincus, frappe aussi le vainqueur.
Loin de nous des fureurs trop souvent inutiles !
Mais loin de nous cent fois ces discordes civiles,
Où le fer, sans pudeur brisant tous les liens,
Verse des deux côtés le sang des citoyens ! 80

Et peut-être à ce choix la France est condamnée :
Telle est, je le sais bien, l'humaine destinée,
Qu'il faut chercher sans cesse un danger différent,
Et par un mal nouveau guérir un mal plus grand.

L'AMIRAL

Bourbon vient. Il est seul, et son âme égarée
D'un éternel chagrin semble être dévorée.

85

SCÈNE II

Le Chancelier de L'Hopital, L'Amiral de Coligny, Le Roi de Navarre.

L'AMIRAL

Prétendez-vous nourrir des chagrins superflus ?
Donner toujours des pleurs à celle qui n'est plus ?
Ô cher prince ! Ô mon fils ! Cette douleur amère
Ne pourra du tombeau rappeler votre mère.

90

LE ROI DE NAVARRE

Ce cruel souvenir est présent à mon coeur ;
Mais je sais, Coligny, surmonter ma douleur.
Un autre sentiment m'assiège et me tourmente.

L'AMIRAL

Quel est-il ? contentez notre âme impatiente.

LE ROI DE NAVARRE

L'effroi, je l'avouerais.

95

L'AMIRAL

D'où vous vient cet effroi ?

LE ROI DE NAVARRE

Hier, nous commençons, d'Alençon, Guise et moi,
 Ces jeux qui sembleraient réservés à l'enfance,
 Où, toujours agité par l'avidité, l'espérance,
 Un oisif courtisan consumant son loisir, 100
 Perd ses biens et le temps, sans trouver le plaisir.
 Trois fois j'ai repoussé le trouble qui me presse :
 Apprenez, dussiez-vous condamner ma faiblesse,
 Ce que j'ai vu, sans doute, ou ce que j'ai cru voir ;
 Ce que moi-même enfin je ne puis concevoir ; 105
 Ce qui s'offre, sans cesse à mon âme éperdue :
 Trois fois les dés sanglants ont effrayé ma vue.
 C'est peu : dans les moments consacrés au repos,
 Je me suis retracé des malheurs, des complots ;
 Le poison terminant les jours de votre frère, 110
 Et peut-être au cercueil précipitant ma mère ;
 Nos succès, nos revers, et les champs odieux.
 Où Condé, ce grand homme, expira sous nos yeux ;
 D'un carnage éternel nos régions fumantes,
 Et des princes lorrains les intrigues sanglantes ; 115
 Vos amis et les miens, victimes des traités,
 Au milieu de la paix, proscrits, persécutés.
 Dans les murs de Vassy massacrés sans défense,
 Accusant leur trépas inutile à la France.
 Excusez, chancelier, des mouvements confus, 120
 Par ma faible raison vainement combattus.
 Il est de ces instants où l'âme anéantie
 D'un sinistre avenir paraît être avertie ;
 Et peut-être, en effet, ces secrètes terreurs

Des désastres prochains sont les avant-coureurs.
On a vu, dans la nuit, dans les vapeurs d'un songe,
La vérité parfois se mêler au mensonge.

125

LE CHANCELIER

Sur des signes trompeurs cessez d'être alarmé ;
Aux regards des mortels l'avenir est fermé,
Sire ; et quand le ciel même, à qui tout est possible,
Nous daignerait ouvrir cet abîme invisible,
Parmi tant de mensonge et tant d'obscurité.
Quel oeil distinguerait l'auguste vérité ?
Vous ne prétendez pas imiter, je l'espère,
Ces rois qui, sur le trône, élèves du vulgaire.
Font régner tout l'amas des superstitions ;
Enfants qui du sommeil gardent les passions.
Et qui, sur les projets qu'un songe leur inspire,
Risquent à leur réveil le destin d'un empire.

130

135

LE ROI DE NAVARRE

Je les blâme avec vous, et vous devez juger
Que des pressentiments ne pourront me changer.
Vous connaissez mon coeur ; il est sans défiance.

140

L'AMIRAL

Moi, qui des courtisans ai quelque expérience.
Je crains que l'avenir ne ressemble au passé :
Par un assassinat la paix a commencé.
Nos cruels ennemis ont un pouvoir suprême :
Je crains, je l'avouerai, mais bien plus que vous-même,
Non pas quelques instants, mais la nuit, mais le jour.
Mais durant mon sommeil, mais au sein de la cour.

145

LE ROI DE NAVARRE

Que les lieux où jadis s'écoulait mon enfance. 150
 Avec un tel séjour ont peu de ressemblance !
 Et combien je rends grâce aux généreux humains
 Qui des mâles vertus m'ont ouvert les chemins !
 Je ne ressemblais point aux enfants des monarques.
 Corrompus en naissant par d'éclatantes marques, 155
 Enivrés de respects, de titres séducteurs,
 Livrés aux courtisans, condamnés aux flatteurs,
 À l'art des souverains façonnés par des prêtres,
 Et sans cesse bercés du nom de leurs ancêtres,
 Au lieu de serviteurs à mes ordres soumis, 160
 Je voyais près de moi des égaux, des amis :
 Au travail, au courage, à la franchise altière.
 On exerçait alors notre élite guerrière.
 Là, bravant du midi les brûlantes ardeurs,
 Ou des hivers glacés supportant les rigueurs, 165
 Gravissant sur les monts, sur les rochers arides,
 Nous formions notre enfance à des jeux intrépides.
 De vous et de Condé suivant bientôt les pas,
 Je remplaçai mon père au milieu des combats ;
 Et ce qui doit surtout aux peuples de la France 170
 Sur mes destins futurs donner quelque espérance,
 Durant plus de cinq ans, défenseur de nos droits,
 J'ai connu l'infortune, école des grands rois.
 Enfin je suis entré dans une autre carrière :
 À mes yeux tout-à-coup quelle image étrangère ! 175
 Des guerriers sans pudeur, de mollesse énervés,
 Perdus par un vain luxe, avec art dépravés ;
 Des femmes gouvernant des princes trop faciles ;
 Aux passions d'un roi des courtisans dociles,
 Que le seul intérêt fait agir et parler, 180
 Sachant tout contrefaire et tout dissimuler.

En voyant leurs plaisirs et leur fausse allégresse,
Et leurs vices polis voilés avec adresse,
J'ai regretté cent fois nos grossières vertus.
Nos monts et nos rochers de frimas revêtus,
Les pénibles travaux, le tumulte des armes,
Et mes premiers succès pour moi si pleins de charmes,
Et ces camps généreux où parmi des guerriers
Votre élève croissait à l'ombre des lauriers.

185

LE CHANCELIER

On vient. C'est Médicis.

190

L'AMIRAL

Et les Guises près d'elle !

SCÈNE III

*Le Chancelier de l'Hopital, l'Amiral de Coligny, le Roi de Navarre, la Reine-Mère,
le cardinal de Lorraine, le Duc de Guise, Courtisans, Pages, Gardes.*

LA REINE-MÈRE

J'aime à voir, Coligny, vos soins et votre zèle.
Déjà vous vous rendez auprès du roi mon fils ?

L'AMIRAL

J'attendais en ces lieux le moment d'être admis,
Madame.

195

LA REINE-MÈRE

À l'instant même il pourra vous admettre.

Dès que vous l'entendrez, j'ose vous le promettre,
 De ses intentions vous ne vous plaindrez pas.
 Il veut par vos conseils gouverner ses états ;
 Il veut qu'en même temps votre vertu l'éclaire, 200
 Chancelier, des Français vous l'ange tutélaire.
 Et vous, à qui le ciel promet de grands destins.
 Prince déjà fameux parmi les souverains,
 Mon coeur vous a choisi pour l'époux de ma fille ;
 Bourbon, noble héritier d'une auguste famille, 205
 Connaissez votre frère, et songez à l'aimer.
 Songez qu'il vous chérit, qu'il sait vous estimer.
 De cent jeunes héros si la France s'honore.
 Mon fils au dessus d'eux sait vous placer encore.
 Vos amis, dans sa cour appelés aujourd'hui, 210
 Vont, dans quelques moments, s'assembler près de lui
 Il va les recevoir ; et si plus d'une injure
 Dans le fond de son coeur n'excite aucun murmure.
 Si de leurs fautes même il ne se souvient plus.
 Vous verrez qu'il n'a point oublié leurs vertus. 215
 Suivez-moi. L'Hôpital, vous chérissez la France ;
 Venez voir son bonheur, c'est votre récompense.
 Venez, ne tardons plus.

SCÈNE IV

Le Cardinal de Lorraine, Le Duc de Guise.

LE CARDINAL

Les suis-tu chez le roi ?

LE DUC

Pour y voir ce héros qui l'emporte sur moi ? 220

Celui qui m'a ravi la main de Marguerite,
 Et tous ces protestants accueillis à sa suite ?
 Voilà bien des affronts ; c'en est trop : mais enfin.
 Rien ne s'oppose plus à notre grand dessein :
 C'est le jour du carnage.

225

LE CARDINAL

Il faut avec prudence
 De l'intérêt commun voiler notre vengeance.
 Le Roi, dit-on, le Roi veut retarder les coups :
 Ce n'est pas lui qui règne, et la France est à nous.
 Avec nous Médicis elle-même conspire ;
 Tout s'émeut, tout s'unit pour nous jeter l'empire.
 Ce sceptre chancelant va tomber en tes mains,
 Et j'avais dès longtemps présagé tes destins.
 J'ai vu mourir ton père au sein de la victoire ;
 Et sans le vieux rebelle, ennemi de sa gloire.
 Il eût osé peut-être... Hélas ! Il ne vit plus ;
 Mais tu me rends son nom, ses projets, ses vertus :
 Sois en tout comme lui. Deviens plus populaire ;
 Fléchis pour gouverner : on t'admire ; il faut plaire.
 Tu fais trop répéter que tes nobles aïeux
 Étaient maîtres ailleurs, mais sujets en ces lieux.

230

235

240

LE DUC

Et qui peut maintenant vous causer tant d'alarmes ?
 Du plus bel avenir, ah ! Goûtez mieux les charmes !
 Partout des courtisans qu'il ne faut qu'acheter,
 Ne sachant que se vendre, et servir, et flatter.
 Appuis, sans le savoir, de mes grandeurs futures.
 Ou se comptant déjà parmi mes créatures.
 Je crains peu les Valois ; je crains peu Médicis ;
 Je ne l'estime point ; je plains le roi son fils.

245

Ces lieux n'invitent pas à parler sans mystère ; 250
 Mais si tout bas, du moins, on peut être sincère.
 Vous ne l'ignorez pas, il est fait pour céder ;
 Elle pour obéir, en croyant commander.
 Et quant au chancelier, n'est-il pas votre ouvrage ?

LE CARDINAL

Compter sur l'Hôpital serait lui faire outrage. 255

LE DUC

Du moins ce coeur timide autant que généreux,
 Aime trop la vertu pour être dangereux.
 Bourbon m'arrête seul : c'est un roi magnanime ;
 Il me hait, je le hais, mais il a mon estime :
 Sa candeur noble et fière inspire le respect ; 260
 Je ne sais quel instinct m'agite à son aspect.
 Ce n'est pas avec vous que je veux me contraindre :
 Son aspect m'interdit ; et si je pouvais craindre.
 Je l'avouerai, mon coeur sentirait quelque effroi
 De voir un tel obstacle entre le trône et moi. 265
 Laissons-là ce public, cette foule inconstante,
 Écho tumultueux des fables qu'elle invente.
 Qu'elle ose m'applaudir ou m'ose déprimer.
 Je ne descendrai point jusqu'à m'en faire aimer.
 Il est de ces mortels qu'outrage l'indulgence, 270
 Du signe des héros marqués dès leur enfance,
 Par le choix de Dieu même au grand déterminés :
 Il est d'autres mortels à ramper destinés,
 Automates flottants entre des mains habiles.
 Et dans l'obscurité traînant des jours stériles ; 275
 Dévoués en naissant à l'oubli du trépas,
 Faits pour baiser la terre où sont marqués nos pas.
 De tous leurs vains propos que me fait l'arrogance ?

Le sort mit entre nous un intervalle immense.
 D'une gloire sans borne il faut les insulter. 280
 D'un regard complaisant quelquefois les flatter.
 Mais les tenir toujours couchés dans la poussière :
 À ceux que l'on méprise on doit rougir de plaire.
 Votre neveu pourrait humilier son front,
 Et de leur amitié rechercherait l'affront ! 285
 Mon père, mes aïeux m'ont préparé la voie.
 Souffrez que devant vous tout mon coeur se déploie :
 Excusez ma fierté. Croyez que vos avis.
 Reçus avec respect, ne seront pas suivis :
 Vous ne me verrez pas aux faveurs plébéiennes 290
 Vendre le nom de Guise et le sang des Lorraines :
 Je ne veux point fléchir ; je ne sais point tromper ;
 Et pour monter enfin, je ne dois point ramper.

LE CARDINAL

J'admire, en le blâmant, cet orgueil magnanime ;
 Je vois de nos aïeux l'ambition sublime : 295
 Si tu régnais un jour, les Français plus heureux
 Adoreraient les lois d'un maître digne d'eux.
 Mais pour toi cependant je crains tes vertus même.
 Je crains ta confiance et ta fierté que j'aime,
 Tous ces dons généreux que tu devrais cacher. 300
 On aperçoit le but où tu prétends marcher ;
 Sans l'avoir découvert, j'aurais voulu l'atteindre ;
 Tu n'y parviendras pas si tu deviens à craindre.
 Vois par des riens sacrés les Français gouvernés,
 Sans but, sans intérêt, loin d'eux même entraînés. 305
 Guise, où vont s'arrêter tant d'esprits fanatiques ?
 C'est peu d'avoir proscrit le sang des hérétiques ;
 Quand nous aurons du trône écarté les Valois,
 Ces Bourbons, ces Condés ne seront point nos rois.

Un protestant peut-il commander à la France ? 310
 Songeons à profiter de l'antique ignorance.
 Je voudrais qu'en ce jour on nous eût accordé
 Le sang du Navarrois et celui de Condé.
 Médicis le refuse. Un allié ! Son gendre !
 Des fils de saint Louis ! Non, je n'ose y prétendre. 315
 D'autres avec le temps, du moins c'est mon espoir.
 Auront moins de scrupule, et nous plus de pouvoir.
 Eux détruits, tout s'abaisse ; et les Valois eux-mêmes
 Nous porteront bientôt à la grandeur suprême.
 Cependant je dirai deux mots au chancelier : 320
 Je fus son protecteur ; il paraît l'oublier.
 Il sert les Protestants, nos amis l'appréhendent ;
 Chez moi dans ce moment nos amis nous attendent ;
 Charles est irrésolu ; Guise, il faut se hâter :
 Sur tout ce qu'il doit faire allons les consulter. 325

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Le Roi de France, La Reine-Mère.

LA REINE-MÈRE

Mon fils, n'en doutez pas, ce meurtre est nécessaire.

LE ROI DE FRANCE

Mais au sein de la paix !

LA REINE-MÈRE

La croyez-vous sincère ?

LE ROI DE FRANCE

Tout un peuple !

LA REINE-MÈRE

Sans doute. Il s'agit de régner.

330

LE ROI DE FRANCE

Cet effroyable coup peut du moins s'éloigner.

LA REINE-MÈRE

Frappons cette nuit même.

LE ROI DE FRANCE

Ah ! Ma pitié l'emporte.

LA REINE-MÈRE

Vous aviez consenti.

LE ROI DE FRANCE

Je le sais ; mais n'importe : 335
Ce n'était point, Madame, à l'instant de frapper ;
Je m'essayais moi-même, et j'osais me tromper.
Je m'abusais, vous dis-je ; il n'est plus temps de feindre :
Je me croyais plus fort. Mais qu'avons-nous à craindre ?
Ne précipitons rien. Je veux que les esprits, 340
Égarés tant de fois, soient toujours plus aigris ;
Que la paix soit encore ou vaine ou peu durable ;
Que des chefs protestants l'ambition coupable
De la France, à mes yeux, prétende disposer :
Mais n'avons-nous, enfin, rien à leur opposer ? 345
Si dans le fond du coeur ils sont encor rebelles,
Ceux qui m'ont défendu, ceux qui me sont fidèles,
Mes amis...

LA REINE-MÈRE

Il faut bien vous éclairer, mon fils :
Vous ignorez encor qu'un roi n'a point d'amis. 350
Je vous donne, il est vrai, des lumières fatales ;
Mais de vingt nations parcourez les annales :

Vous trouverez partout d'infidèles sujets,
 Rampants et frémissants sous le joug des bienfaits ;
 Ardents à trafiquer de la honte et du crime ; 355
 Prêts à vendre l'état et leur roi légitime,
 À changer de devoir, sitôt qu'un autre roi
 Marchande imprudemment ce qu'on nomme leur foi.
 L'intérêt fait lui seul les amis et les traîtres.
 Prenez du moins, prenez leçon de vos ancêtres. 360
 Sans remonter bien loin, le roi François premier
 Fut un généreux prince, un noble chevalier.
 Il enrichit Bourbon et le combla de gloire :
 Bourbon devait sans doute en garder la mémoire :
 Mais ce chef renommé, funeste à l'Empereur, 365
 Et qui dans ses cités répandait la terreur.
 Flétrissant tout-à-coup le nom de connétable,
 Devint pour l'Empereur un appui redoutable,
 Et contre les Français guidant leurs ennemis,
 Eut l'exécrable honneur de vaincre son pays. 370
 Ils se ressemblent tous : connaissez leur faiblesse.
 Et sachez les dompter à force de souplesse.
 Tous ceux qui maintenant ont soin de vous venger,
 Ceux-là même oseront un jour vous outrager.
 Surtout, vous êtes jeune et sans expérience, 375
 Craignez des protestants traités, paix, alliance.
 Ils ne vous aiment pas, vous devez y compter ;
 Ils respirent ; le mal ne peut plus s'augmenter :
 Vous réglez.

LE ROI DE FRANCE

J'aurais dû, si le mal est extrême, 380
 Commander mon armée et les punir moi-même.
 Deux fois le duc d'Anjou confondant leurs desseins,
 Dans un sang criminel a pu tremper ses mains.

À tous les jeux obscurs d'une oisive mollesse
 Vous avez cependant condamné ma jeunesse : 385
 Vous n'aimez que mon frère, et je passe mes jours
 À l'entendre louer, à l'admirer toujours.
 Je règne, et c'est lui seul que tout mon peuple adore ;
 Dans les dangers publics c'est lui seul qu'on implore :
 Il ne me reste plus qu'à recevoir ses lois. 390
 Français comme mon frère, et du sang des Valois,
 À leur gloire immortelle il me fallait atteindre.
 Mais l'avez-vous permis ?

LA REINE-MÈRE

Et vous osez vous plaindre î
 J'aurais pu pardonner des sentiments jaloux 395
 Au jeune infortuné qui régnait avant vous.
 Hélas ! ce prince aveugle, à lui-même contraire,
 Repoussait les conseils et le coeur de sa mère.
 Vous ne me voyez pas vous confondre avec lui :
 Que dans les champs guerriers d'Anjou soit votre appui ; 400
 Un tel honneur convient à la seconde place.
 Je sais que votre coeur, plein d'une noble audace,
 A pour les grands exploits un penchant glorieux ;
 Je sais que bien souvent on a vu vos aïeux
 Entourés au combat de sang et de poussière, 405
 Dans leur propre péril jeter la France entière.
 Pour moi je les condamne, et le chef de l'état
 Ne doit pas affecter les vertus d'un soldat.
 Il est d'autres honneurs, il est une autre gloire,
 Et l'art de gouverner vaut mieux qu'une victoire. 410
 Nièce du grand Léon, fille des Médicis,
 Dans ce chemin glissant je puis guider mon fils :
 L'esprit qui les forma fut aussi mon partage ;
 Et j'ai su, les Français m'en rendront témoignage,

Punir ou caresser, suivant nos intérêts, 415
 L'orgueil séditieux de vos premiers sujets,
 Feindre de voir en eux tout l'appui de la France,
 Des honneurs les plus grands enfler leur espérance,
 Renverser tout-à-coup cette gloire d'un jour,
 Les flatter, les gagner, les tromper tour-à-tour, 420
 Et contre eux tous enfin m'armant de leur faiblesse.
 Régner par la discorde, et diviser sans cesse.
 Quand, durant votre enfance, on vit les protestants
 S'unir contre la cour aux princes mécontents.
 De Guise et de son frère élevant la puissance. 425
 Je voulus arrêter le mal en sa naissance.
 Mais enfin devenus trop grands par mes bienfaits,
 Ils régnaient dans ce Louvre, et je conclus la paix.
 Je me fis des amis dans le parti contraire.
 L'ambitieux Condé, s'éloignant de son frère, 430
 Bon sujet un moment, mais afin d'être roi,
 Crut m'acheter lui-même, et se vendit à moi.
 Avec Montmorenci je vis enfin s'éteindre
 Le nom des triumvirs qui n'était plus à craindre.
 Ce vieux soldat, toujours contre moi déclaré, 435
 Rejoignit dans la tombe et Guise et Saint-André.
 Il existait encor des ligues insolentes ;
 Contraints de recourir à des trêves sanglantes,
 Nous avons trop connu les différents partis :
 Longtemps de leur pouvoir ils nous ont avertis. 440
 Mon fils ; et si bientôt vous n'agissez, peut-être
 Ce Coligny bientôt deviendra notre maître.

LE ROI DE FRANCE

Qui ? Lui !

LA REINE-MÈRE

J'ai dit le mot : c'est à vous de penser
Si vous avez encor le temps de balancer. 445
Devant vous, à l'instant, ne viens-je pas d'entendre
Ses discours, ses conseils, ce qu'il ose prétendre ?
Et n'avez-vous pas vu que son esprit jaloux
Veut m'écarter moi-même et dominer sur vous ?
Le nom de la patrie est toujours dans sa bouche ; 450
Mais de ses vains discours l'austérité farouche,
Trompant quelques esprits, ne peut m'en imposer :
Ses avis sont d'un maître ; et j'ai dû supposer.
D'après tous ces combats où sans cesse il aspire.
Qu'il veut accoutumer le peuple à son empire. 455

LE ROI DE FRANCE

Je l'ai souvent pensé, je le sens, je le crois.
Pourtant...

SCÈNE II

Le Roi de France, La Reine-Mère, Le Cardinal de Lorraine.

LA REINE-MÈRE

Venez, Monsieur, venez vous joindre à moi.
Vous savez que le jour où la paix fut conclue,
La mort des protestants fut aussi résolue : 460
Et ce coup nécessaire au bonheur de l'état,
Punissant des mutins l'éternel attentat,
Des rives de la Seine aux bords de la Durance,
Devait ensanglanter les cités de la France.
Notre espoir est trahi, nos vœux sont superflus : 465

Mon fils craint de régner ; il veut, et n'ose plus.
Ramenez, s'il se peut, sa jeunesse imprudente.

LE CARDINAL

Quoi ! Sire, est-il bien vrai ? Quoi ! Votre âme flottante
Refuse d'obéir au vœu de l'Éternel !

LE ROI DE FRANCE

Si telle est en effet la volonté du ciel, 470
Celui de qui je tiens mon rang et ma puissance
Me trouvera toujours prêt à l'obéissance.
Cependant je ne puis concevoir aisément
Comment le Roi des rois, le Dieu juste et clément.
Devenant tout-à-coup sanguinaire et perfide, 475
Peut ainsi commander la fraude et l'homicide ;
Comment il peut vouloir qu'à l'ombre de la paix,
Un roi verse à longs flots le sang de ses sujets.
Pontife du Très-Haut, c'est à vous de m'instruire.

LE CARDINAL

Écoutez donc son ordre, et laissez-vous conduire. 480

LE ROI DE FRANCE

J'attends avec respect cet ordre redouté.

LE CARDINAL

Le Dieu que nous servons est un Dieu de bonté ;
Mais ce Dieu de bonté, de paix et d'indulgence.
Commande quelquefois la guerre et la vengeance ;
Mais au mont Sinaï, l'avez-vous oublié ? 485
Étouffant les clameurs d'une indigne pitié,

Les enfants de Lévi, ministres sanguinaires.
 Pour plaire au Dieu jaloux ont immolé leurs frères ;
 Et la faveur du ciel, apaisé désormais,
 Sur les fils de leurs fils descendit à jamais. 490
 S'il a tonné, ce Dieu, par la voix de Moïse,
 Il emprunte aujourd'hui la voix de son église.
 Pensez-vous qu'un monarque ait droit d'examiner
 Ce que veut l'Éternel, ce qu'il peut ordonner ?
 Mais vous, roi très chrétien, vous de qui la jeunesse 495
 Semble avoir obtenu le don de la sagesse,
 Vous, de tant de saints rois noble postérité,
 De leur zèle héroïque avez-vous hérité ?
 Fils aîné de l'église, en vous l'église espère ;
 Éveillez-vous, frappez, et vengez votre mère. 500
 Frappez, n'attendez pas que son sein déchiré
 Accuse votre nom vainement imploré :
 Craignez, jeune imprudent, de recevoir des maîtres ;
 Tremblez que vous ôtant le rang de vos ancêtres.
 Dieu ne vous fasse encor répondre de nos pleurs, 505
 Et des maux de l'église, et de tous vos malheurs.

LE ROI DE FRANCE

Arrêtez ; loin de moi cet avenir horrible !
 Arrêtez. De mon Dieu j'entends la voix terrible ;
 Il m'échauffe, il me presse, il accable mes sens.
 Eh bien, j'obéirai, c'en est fait, j'y consens ; 510
 Je répandrai le sang de ce peuple perfide :
 Après tout, ce n'est pas le sang qui m'intimide ;
 Je voudrais me venger. Mais ce grand coup porté.
 Ma couronne et mes jours sont-ils en sûreté ?

LA REINE-MÈRE

Ils y seront alors. 515

LE ROI DE FRANCE

Vous avez ma promesse
Mais, je dois l'avouer, soit prudence ou faiblesse.
J'aurais voulu choisir un parti moins affreux.
De mes prédécesseurs les ordres rigoureux
Ont souvent, je le sais, sous des peines mortelles,
Interdit aux Français ces croyances nouvelles.
Je comptais rétablir les antiques édits ;
Je voulais au conseil en proposer l'avis.

520

LE CARDINAL

Il faut les rétablir, mais après la vengeance.
Des esprits toutefois gagnons la confiance ;
Proposez votre avis. Vous allez effrayer
La moitié du conseil, surtout le chancelier.
Mais tout dissimuler serait une imprudence.
On peut se méfier d'un excès de clémence.
Proposez voire avis. Un si vaste projet
Veut de l'art, veut des soins, veut un profond secret.
Tout va bien jusqu'ici : votre épouse l'ignore ;
La cour en ce moment ne le sait pas encore ;
Nos guerriers l'apprendront une heure avant la nuit.
Mais, Sire, eux exceptés, qu'aucun ne soit instruit.
Que l'amiral trompé...

525

530

535

LE ROI DE FRANCE

Je le jure, et sans peine.
Je pourrai le tromper ; je le sens à ma haine.
Il doit, vous le savez, me parler en ces lieux.

LA REINE-MÈRE

Oui, de projets, dit-il, importants, glorieux. 540
Quels que soient ces projets, il faut vous y soumettre ;
Ne voulant rien tenir, vous devez tout promettre.
Enivrez-le d'espoir ; qu'il ne puisse un instant
Ou voir, ou deviner le piège qui l'attend.
Il vient. Retirons-nous. 545

SCÈNE III

Le Roi de France, l'Amiral de Coligny.

LE ROI DE FRANCE

Assez longtemps, peut-être,
Vous avez, Coligny, méconnu votre maître.
Vous recouvrez enfin, dans ce jour de pardon,
Le crédit, les honneurs dus à votre maison ;
D'un frère fugitif je vous rends l'héritage, 550
Et toujours mes bienfaits seront votre partage.
Approchez-vous, mon père.

L'AMIRAL

Ô mon maître ! ô mon roi !

LE ROI DE FRANCE

D'écouter vos conseils je me fais une loi.
Parlez. Je les attends avec impatience ; 555
J'ai sur vous désormais placé ma confiance.

L'AMIRAL

Je veux la mériter. Sire, il faut des combats.
 Ne portons point la guerre au sein de vos états ;
 Effaçons bien plutôt ces jours de nos misères ;
 Philippe et ses sujets sont nos vrais adversaires. 560
 De l'univers entier Philippe détesté,
 Vit heureux et paisible, et presque respecté.
 Je ne chercherai point à vous compter ses crimes ;
 Jusques dans sa famille il a pris des victimes.
 Carlos, avant le temps au tombeau descendu, 565
 Jette un cri douloureux qui n'est pas entendu.
 Le sang de votre soeur demande aussi vengeance.
 Maintenant savez-vous quelle est son espérance ?
 Déjà dans sa pensée il combat les Français ;
 Sur nos divisions il bâtit ses succès : 570
 Le cruel dissimule ; il observe, il épie
 S'il pourra dans nos champs porter le glaive impie ;
 Si les jours sont venus où de perfides mains
 Oseront jusqu'à vous lui frayer les chemins.
 Quelques moments encor... Et nous pourrions l'attendre ! 575
 À guider vos soldats si j'ose encor prétendre,
 Oui, j'y prétends surtout afin de le punir ;
 Dans ses affreux desseins je cours le prévenir.
 Mais il faut travailler au bien de la patrie ;
 Sire, n'employez pas, c'est moi qui vous en prie. 580
 Retz, et Guise, et Tavanne, et tous ces courtisans.
 Des malheurs de la France odieux artisans.
 Recherchez un guerrier... Faut-il que je le nomme ?
 Qui porte dans ses yeux le voeu d'être un grand homme ;
 Ce prince magnanime, à vos destins lié, 585
 Bourbon, ce jeune roi, ce roi votre allié,
 Qu'on ne pourra bientôt comparer qu'à lui-même,
 Ce neveu de Condé, que j'admire et que j'aime,

Son élève et le mien, déjà plus grand que nous,
 Digne enfin du beau noeud qui l'unit avec vous. 590
 Confiez-nous le soin de garder la frontière.
 Et le soin de l'attaque, et la fortune entière.
 Aux marais de Bruxelles envoyez des soldats ;
 Bourbon sera leur chef ; et d'autres sur mes pas,
 S'avancant aussitôt le long des Pyrénées, 595
 Prendront du Biscailien les villes consternées.
 Là, jusques à l'hiver, je bornerai mes coups ;
 Je veux m'y retrancher, et, si l'on vient à nous,
 Ensevelir aux champs d'une autre Cérisoles
 Ces restes si vantés des bandes espagnoles ; 600
 Puis, au sein de Madrid cherchant un furieux,
 Venger de votre aïeul les fers injurieux.
 Le trépas de Carlos, Isabelle immolée.
 Et par un oppresseur l'Espagne dépeuplée.

LE ROI DE FRANCE

Cette guerre est utile, et je n'en puis douter ; 605
 Mais avant d'entreprendre il faut se consulter.
 Les armes des Français pourront-elles suffire
 À combattre l'Espagne et le chef de l'Empire ?
 Ou bien de mes états ce dangereux voisin
 Va-t-il contre Philipe épouser mon destin ? 610
 Pensez-vous qu'il oublie, en faveur de la France,
 Et leurs communs aïeux, et leur double alliance ?

L'AMIRAL

Philipe, croyez-moi, loin d'avoir son appui,
 Malgré tant de liens est étranger pour lui.
 On sait depuis longtemps leur mésintelligence ; 615
 Et nous devons sans doute en fixer la naissance
 Au temps où Charles-Quint, lassé de sa grandeur.

Nommant son fils monarque, et son frère empereur.
Aux mains de ses neveux fit tomber en partage
La plus noble moitié de son vaste héritage. 620
Plaiguez, plaiguez Philipe : il n'a que des soldats.
L'amour de ses sujets ne le défendra pas ;
Le Vatican sera son unique refuge.
Voulez-vous prendre aussi le Vatican pour juge ?
Ah ! Si Rome oubliait qu'un roi de votre nom, 625
Réduisit Alexandre à demander pardon,
Quand le Tibre et le Pô, fiers de notre vaillance,
Coulaient avec orgueil sous les lois de la France,
Il ne vous faudrait pas, imitant vos aïeux.
Perdre chez les Toscans des jours victorieux ; 630
Et ces temps ne sont plus, où l'Europe avilie
Craignait les vains décrets du prêtre d'Italie.

LE ROI DE FRANCE

Tant de sagesse est rare en des projets si grands.
Vous avez tout prévu ; c'est assez, je me rends.
Courez venger l'état, l'honneur de mes ancêtres, 635
Et le sang de Carlos, et le sang de vos maîtres.
Montrez aux Castillans un nouveau Du Guesclin ;
Éteignez leur splendeur, déjà sur son déclin ;
Aux drapeaux des Français enchaînant la victoire.
De vos heureux desseins éternisez la gloire. 640
Par l'époux de ma soeur ils seront secondés ;
C'est votre digne élève, et vous m'en répondez.

L'AMIRAL

Sire, votre indulgence encourage mon zèle :
Oui, combattons l'Espagne, et réglons-nous sur elle.
Dans ses hardis projets il faut lui ressembler ; 645
Pour l'effacer un jour, il la faut égaler.

Sachons, il en est temps, tout oser, tout connaître ;
 Et qu'à la voix d'un roi, vraiment digne de l'être,
 Le commerce et les arts, trop longtemps négligés.
 Par mes concitoyens ne soient plus outragés. 650
 De ces fiers Castellans surpassons les conquêtes ;
 Les chemins sont frayés, et les palmes sont prêtes.
 Ce vaste continent qu'environnent les mers,
 Va tout-à-coup changer l'Europe et l'univers.
 Il s'élève pour nous aux champs de l'Amérique, 655
 De nouveaux intérêts, une autre politique :
 Je vois de tous les ports s'élancer des vaisseaux ;
 Tout s'émeut, tout s'apprête à conquérir les eaux.
 L'océan réglera le destin de la terre ;
 Le paisible commerce enfantera la guerre ; 660
 Mais ramenant les rois à leurs vrais intérêts.
 Le besoin de commerce enfantera la paix ;
 Et cent peuples rivaux de gloire et d'industrie,
 Unis et rapprochés, n'auront qu'une patrie.
 Le plaisir, instruisant par la voix des beaux arts. 665
 Embellira la vie au sein de nos remparts.
 Ah ! De cet heureux jour, qui ne luit pas encore,
 Du Tibre à la Tamise on entrevoit l'aurore.
 L'art de multiplier, d'éterniser l'esprit.
 D'offrir à tous les yeux tout ce qui fut écrit. 670
 Renouvelle le monde, et dans l'Europe entière
 Déjà de tous côtés disperse la lumière.
 L'audace enfin succède à la timidité,
 Le désir de connaître à la crédulité ;
 Ce qui fut décidé maintenant s'examine, 675
 Et vers nous pas à pas la raison s'achemine.
 La voix des préjugés se fait moins écouter ;
 L'esprit humain s'éclaire ; il commence à douter :
 C'est aux siècles futurs de consommer l'ouvrage.
 Quelque jour nos Français, si grands par le courage. 680

Exempts du fanatisme et des dissensions,
Pourront servir en tout d'exemple aux nations.

LE ROI DE FRANCE

Oui, c'est le noble empire où nous devons prétendre.
La gloire vient du ciel ; qu'il daigne vous entendre !
Qu'il hâte les honneurs aux Français destinés !
Nous, préparons ces jours brillants et fortunés.
Le bien de mes sujets m'occupera sans cesse ;
Puissé-je par mes soins, obtenir leur tendresse !

685

L'AMIRAL

Ô mon roi ! Je réponds de la France et de vous,
Si vous sentez le prix d'un hommage aussi doux.
Excusez ma franchise, à la cour étrangère.
Vous n'en redoutez point le langage sévère ;
Eh bien ! souffrez encore un avis généreux :
De tous ceux que m'inspire en ce moment heureux,
À vous, à votre état mon dévouement sincère,
Ce sera le dernier, mais le plus nécessaire.
Sire, on vous a trompé. Vos édits inconstants,
Scellés presque toujours du sang des protestants,
Ont annoncé chez vous un coeur faible et mobile.
Dont pourrait abuser quelque imposteur habile.
Évitez les malheurs des rois trop complaisants ;
Ne laissez point sans cesse, au gré des courtisans.
Errer de main en main l'autorité suprême :
Ne croyez que votre âme, et réglez par vous-même ;
Et si de vos sujets vous désirez l'amour,
Soyez roi de la France, et non de votre cour.
Elle opprime le peuple. Ah ! D'un oeil équitable,
Voyez toujours en lui votre appui véritable ;
Songez qu'autour de vous des millions d'humains.

690

695

700

705

D'un mot de votre bouche attendent leurs destins ; 710
 Songez que pour vous seul tout ce peuple respire :
 Il fait par ses travaux l'éclat de votre empire.
 Il cultive nos champs, il défend nos remparts ;
 Mais un voile ennemi vous cache à ses regards ;
 Mais tandis qu'il se plaint, son monarque sommeille. 715
 Et ses cris rarement vont jusqu'à votre oreille.
 Rappelez-vous, mon maître, ayez devant les yeux
 L'exemple révérend de vos plus grands aïeux.
 L'un, sujet malheureux, eut un règne prospère ;
 Il chérissait le peuple, et fut nommé son père. 720
 L'autre, plus grand encor, dans la seule équité.
 D'un monarque français mettant la majesté,
 Indulgent pour ce peuple, à ses besoins propice,
 Au pied d'un chêne assis lui rendait la justice.
 De ce royal esprit laissez-vous animer ; 725
 Pour obtenir l'amour, leur secret fut d'aimer.

LE ROI DE FRANCE

Leur vertu m'est présente, et l'état me contemple.
 Comme eux je veux un jour laisser un grand exemple ;
 Je saurai mettre un terme à nos calamités :
 Vos desseins, Coligny, seront tous adoptés. 730
 Allez. A vos amis portez-en la nouvelle.
 Gardez cette franchise et ce vertueux zèle.
 Régner par vos avis est mon vœu le plus doux.

L'AMIRAL

Le mien, Sire, est de vivre et de mourir pour vous.

SCÈNE IV

Le Roi de France, La Reine-Mère.

LA REINE-MÈRE

Vous avez entendu les projets du rebelle ?

735

LE ROI DE FRANCE

Vous les applaudiriez dans un sujet fidèle.

LA REINE-MÈRE

Et qui pourrait compter sur la foi des pervers ?

LE ROI DE FRANCE

De l'état déchiré finir les longs revers,
Me servir, me défendre, est sa seule espérance.

LA REINE-MÈRE

Ou son prétexte au moins.

740

LE ROI DE FRANCE

Il semble aimer la France ;
Il a ce ton brûlant, ce ton de vérité,
Qui par les imposteurs n'est jamais imité.
Et cependant j'éprouve un pouvoir invincible
Qui rend à ses discours mon coeur inaccessible ;
Je sens que près de lui ce coeur intimidé
Est convaincu souvent, mais non persuadé.
L'habitude fait tout : je le hais dès l'enfance ;
Son zèle m'est suspect, il me pèse, il m'offense :

745

Soit que la vérité, pour éclairer les rois, 750
 D'un ami qui leur plaît doive emprunter la voix ;
 Soit que de vos conseils l'autorité m'entraîne ;
 Soit plutôt que du ciel la bonté souveraine.
 Au moment du péril me daignant avertir,
 D'un perfide ennemi cherche à me garantir. 755

LA REINE-MÈRE

Oui, c'est le ciel qui parle ; et tant de bienveillance
 Mérite bien, mon fils, votre reconnaissance ;
 Mais celle que de vous il exige aujourd'hui,
 C'est d'agir pour vous-même, en agissant pour lui. 760
 Coligny veut sur nous élever sa fortune ;
 Il craint tous vos amis ; votre cour l'importune.

LE ROI DE FRANCE

Oui, vous m'ouvrez les yeux ; il déteste ma cour.

LA REINE-MÈRE

Odieux à la France, il la hait à son tour.

LE ROI DE FRANCE

C'est le peuple qu'il aime.

LA REINE-MÈRE

Il le flatte, sans doute. 765
 Il veut gouverner seul ; et s'il faut qu'on l'écoute,
 De vos aïeux bientôt nous quitterons la foi,
 En attendant le jour où nous l'aurons pour roi.
 Encore un coup, mon fils, c'est là qu'il veut atteindre.
 Ah ! D'un chef de parti sachez qu'il faut tout craindre. 770

Une fois soupçonné, rien ne peut l'excuser,
Et son propre salut l'engage à tout oser.
Il subjugue aisément un crédule vulgaire.
Le peuple aux factions ne fut jamais contraire ;
Et par un grand éclat se laissant entraîner, 775
Il est bientôt soumis dès qu'on peut l'étonner.
Nos troubles éternels nous en donnent la preuve ;
Demain, vous en ferez une plus douce épreuve.
Du coup qu'on va frapper au milieu de la nuit,
Vos regards, dès demain, recueilleront le fruit ; 780
Et vous verrez ce peuple inquiet, indocile.
Se réveiller soumis, respectueux, tranquille,
Rentrer, par la frayeur, sous les lois du devoir,
Et d'un roi qui se venge adorer le pouvoir.
Venez dans le conseil, par une adresse heureuse, 785
Dissiper des soupçons l'atteinte dangereuse.
Songez bien que des coeurs il faut les éloigner :
Tromper habilement fait tout l'art de régner.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Le Cardinal de Lorraine, Le Chancelier de L'Hopital.

LE CARDINAL

Le conseil en ce lieu va bientôt s'assembler ;
Au nom du bien public je voudrais vous parler.
Promettez-moi surtout d'excuser ma franchise.

790

LE CHANCELIER

Près d'un sujet, Monsieur, elle est du moins permise.

LE CARDINAL

J'aime votre vertu ; mais vous devez savoir
Qu'il faut de ses soutiens respecter le pouvoir ;
Qu'il faut plaire au monarque, et que votre naissance
Semblait d'un si haut rang vous ôter l'espérance.

795

LE CHANCELIER

D'un semblable discours j'ai lieu d'être surpris :
Mais si le bien public vous dicte ces avis,
Vous n'entendrez de moi ni reproche, ni plainte ;
Je veux même y répondre, et m'expliquer sans feinte.

800

Quels ministres placés auprès d'un potentat.
 L'aideront à porter le fardeau de l'état ?
 Des sujets vertueux, éclairés, équitables ;
 Ou ces grands, au monarque, au peuple redoutables
 D'une auguste famille enfants dégénérés. 805
 Flétrissant les aïeux qui les ont illustrés ?
 Le sort m'a refusé, je ne veux point le taire,
 D'un long amas d'aïeux l'éclat héréditaire ;
 Et l'on ne me voit point, de leur nom revêtu,
 Par huit siècles d'honneurs dispensé de vertu : 810
 Mais je sais mépriser ces vains droits de noblesse,
 Que la force autrefois conquit sur la faiblesse.
 Ah ! Suger, Olivier, de qui les noms vantés
 Seront de siècle en siècle à jamais répétés,
 Aux postes les plus hauts s'ils ont osé prétendre. 815
 Fut-ce par leur naissance ; et dois-je vous apprendre
 Que s'élevant d'eux-mêmes à ce rang glorieux,
 Ils comptaient des vertus, et non pas des aïeux ?
 Je ne me place point parmi ces grands modèles :
 Mais si le Roi, Monsieur, a des sujets fidèles, 820
 Parmi les plus zélés, j'ose au moins le penser,
 Et la France et vous-même avez dû me placer.

LE CARDINAL

Il est vrai, je l'ai dit, je le redis encore.
 Votre vertu m'est chère, et la France l'honore ;
 On pourrait toutefois, pardonnez cet aveu, 825
 Vos ennemis pourraient la soupçonner un peu,
 Malgré tant de mérite et tant d'expérience,
 Lorsque vous nous montrez si peu de prévoyance.
 Depuis qu'en un tournois l'ardent Montgommeri
 Causa, sans le vouloir, le trépas de Henri, 830
 Nous voyons le torrent des guerres intestines

Semer les champs français de meurtre et de ruines ;
 La paix a de nos maux trois fois rompu le cours.
 Et toujours étouffés, ils renaissent toujours.
 Il faut détruire enfin ces germes homicides ; 835
 Mais vous ne donnez, vous, que des conseils timides ;
 Complaître tour-à-tour aux partis opposés.
 Voilà, dans tous les temps, ce que vous proposez.
 Unissons, dites-vous, protestant, catholique ;
 Et vous ne songez pas que votre politique 840
 Fomente autour de nous des troubles éternels,
 Qu'elle offense l'état, qu'elle insulte aux autels !
 Ce projet trouverait un obstacle invincible :
 On n'exécute rien quand on veut l'impossible.
 Je ne demande point la guerre et les combats ; 845
 Ils n'ont que trop duré ; mais dans tous les états
 Il faut, et c'est à vous, Monsieur, que j'en appelle,
 Une religion constante, universelle,
 Solide, et craignant peu le vain emportement
 Du peuple, qui toujours se plut au changement. 850
 Choisissons désormais. Ces deux cultes contraires
 Enfanteraient encor des malheurs nécessaires :
 Un seul doit réunir nos peuples et nos rois,
 Et tous les protestants sont ennemis des lois.

LE CHANCELIER

Ministre des autels, quelle est votre espérance ? 855
 Eh ! Quoi ! Prétendez-vous renouveler en France
 Ces sanglants tribunaux à Madrid révévés ?
 N'enchaînez point les coeurs par des liens sacrés.
 Dans le moindre mortel si vous voyez un frère,
 À ses yeux égarés présentez la lumière ; 860
 Mais ne vous placez pas entre le ciel et lui :
 Ce ciel n'a pas besoin de votre faible appui.

La vertu des humains n'est point dans leur croyance :
 Elle est dans la justice et dans la bienfaisance.
 De quel droit des mortels parlant au nom des cieux,
 Nous imposeraient-ils un joug religieux ?
 Comment déterminer la borne des pensées ?
 N'allez pas recourir à des lois insensées
 Qu'une ignorante haine a pu seule établir :
 Loin de les réclamer, on doit les abolir.

865

870

LE CARDINAL

Ce n'est pas là du moins ce que le roi veut faire ;
 Je ne reconnais point les leçons de sa mère :
 Tous deux sont fatigués de nos dissensions,
 Et je crois être sûr de leurs intentions.
 Un roi peut ce qu'il veut.

875

LE CHANCELIER

Quelle horrible maxime !
 Ainsi les souverains sont traînés dans l'abîme !
 Si le roi vous croyait Juste ciel ! J'en frémis !
 Quoi ! De leur liberté lâchement ennemis,
 Je verrai les Français, martyrs du fanatisme,
 Sur leur trône, à l'envi, placer le despotisme !
 Non, non, des souverains connaissez mieux les droits :
 Nous sommes leurs sujets ; ils sont sujets des lois.
 Il est, il est, Monsieur, de ces princes sinistres,
 Destructeurs d'un pouvoir dont ils sont les ministres ;
 Mais lorsque tout-à-coup dissipant leurs flatteurs,
 Faisant évanouir les songes corrupteurs,
 Le jour est arrivé, le jour de la vengeance,
 Qui sous la main de Dieu va mettre leur puissance,
 Un éternel affront les attend au cercueil ;
 L'horrible solitude accompagne le deuil ;

880

885

890

Et souvent en secret, sous de lugubres marques,
 Les peuples ont béni le trépas des monarques.
 Ne cachez point au roi, que parmi ses aïeux
 Il est des noms sacrés, et des noms odieux. 895
 Louis-Neuf à jamais laisse un modèle auguste ;
 Il fut brave et pieux, et surtout il fut juste ;
 Son sceptre ne fut pas trop faible ou trop pesant ;
 Et s'il eut des erreurs, quel homme en est exempt ?
 Si l'excès d'un vain zèle a séduit son courage, 900
 À ce grand roi, du moins, rendons un digne hommage ;
 Ses fautes sont du temps, ses vertus sont de lui ;
 La voix du monde entier le révère aujourd'hui.
 Le fils de Charles-Sept n'aima que les supplices ;
 Il redoutait son peuple, et jusqu'à ses complices : 905
 Fils et sujet rebelle, et roi dénaturé.
 De gardes, de flatteurs, de bourreaux entouré,
 Sa sombre tyrannie entassait les victimes,
 Et des prisons d'état il peuplait les abîmes.
 Il fut craint : mais l'histoire a dans tout l'avenir 910
 De haine et de mépris chargé son souvenir.
 Quel exemple aux mortels qui portent la couronne !
 Laissons faire le temps ; à la grandeur du trône
 On verra succéder la grandeur de l'état ;
 Le peuple tout-à-coup reprenant son éclat. 915
 Et des longs préjugés terrassant l'imposture.
 Réclamera les droits fondés par la nature ;
 Son bonheur renaîtra du sein de ses malheurs :
 Ces murs baignés sans cesse et de sang et de pleurs,
 Ces tombeaux des vivants, ces bastilles affreuses. 920
 S'écrouleront alors sous des mains généreuses ;
 Au prince, aux citoyens imposant leur devoir.
 Et fixant à jamais les bornes du pouvoir,
 On verra nos neveux, plus fiers que leurs ancêtres,
 Reconnaissant des chefs, mais n'ayant point de maîtres ; 925

Heureux sous un monarque ami de l'équité.
Restaurateur des lois et de la liberté.

LE CARDINAL

Oui, ce discours, sans doute, est un élan sublime ;
On reconnaît toujours l'esprit qui vous anime.
Cet orgueil de sagesse, et ce langage outré 930
D'un fougueux magistrat par le zèle égaré.
Qui résistant au fils, et jugeant les ancêtres.
Ose usurper le droit de condamner ses maîtres.
Finißons. Mais je veux ne vous déguiser rien :
Le crédit qui vous reste est peut-être le mien. 935
Enfin vous me devez votre fortune entière ;
Et lorsque Médicis, exauçant ma prière,
Remit, sous le feu roi, les sceaux entre vos mains,
Je suis, disais-je alors, garant de ses desseins ;
Du seul bien de l'état son âme est occupée : 940
Elle m'a cru, Monsieur.

LE CHANCELIER

Et l'avez-vous trompée ?
C'est en effet l'état que j'ai dû soutenir .
Mais le passé n'a point quitté mon souvenir.
Sans vous, sans votre appui, peut-être ma fortune. 945
Je veux bien l'avouer, eût été plus commune.
Si le rang que j'occupe est un de vos bienfaits,
Si je vous dois beaucoup, je dois plus aux Français,
Il fallait enchaîner les discordes civiles,
Fixer des droits rivaux les bornes difficiles ; 950
Et quand tous les partis ont méconnu les lois.
Faire entendre partout leur inflexible voix.
Pour appui dès longtemps n'ayant que mon courage,
Partout, jusqu'à ce jour, j'ai fait tête à l'orage ;

J'ai tâché d'accomplir ou de montrer le bien,
D'être sujet, Monsieur, mais d'être citoyen.
De bien servir mon prince, et non pas de lui plaire.

955

(À part.)

LE CARDINAL

Le roi vient.
Je crains peu cette vertu sévère.

SCÈNE II

Le Roi de France, La Reine-Mère, Le Chancelier de l'Hopital, Le Cardinal de Lorraine, Le Duc de Guise, autres membres du conseil.

(Les gardes et les pages accompagnent le roi au conseil, et se retirent.)

LE ROI DE FRANCE

Prenez place, Messieurs. Parlez, éclairez-moi ;
Écouter ses sujets est le devoir d'un roi :
Aidez de vos conseils un prince qui vous aime ;
Songez à mon empire, et non pas à moi-même.
Dix ans déjà passés, un édit important
Permit dans mes états le culte protestant.
Je veux qu'un tel édit fût alors nécessaire ;
Mais il n'a pu donner qu'un calme imaginaire :
Vous le savez, Madame ; et de nos deux traités
Nous avons recueilli des fruits ensanglantés.
Un troisième est conclu : qu'il nous soit moins funeste !
On se repent ; je veux oublier tout le reste.
Au destin de ma soeur Bourbon vient d'être uni ;
De gloire et de bienfaits j'ai comblé Coligny ;

960

965

970

Je vois l'homme d'état et non plus le rebelle ;
 Je lui rends une estime, une amitié nouvelle ; 975
 Condé me sera cher ; et tous mes vrais amis
 Ne se compteront plus parmi leurs ennemis.
 Ne vous alarmez point : mes bontés, je l'espère.
 Vont les rendre aujourd'hui plus soigneux de me plaire.
 Mais du moins il est temps de cimenter la paix : 980
 Il est temps qu'un édit prescrive à mes sujets
 De rentrer dans le sein de l'église éternelle.
 À cette auguste loi s'il est quelque infidèle,
 Par son juste trépas c'est à moi de venger
 Rome, et ce Dieu puissant que l'on ose outrager. 985

LA REINE-MÈRE

Rendez, rendez, mon fils, au trône, à la patrie,
 À la religion sa majesté chérie.
 Nos malheurs sont finis ; ils semblent désormais
 Se perdre dans l'éclat d'une éternelle paix.
 Mais trop souvent, au gré des ligue mutinées. 990
 Un seul jour a détruit l'oeuvre de vingt années.
 La mort frappe les rois ; un lâche successeur,
 Ou peu digne, ou jaloux de son prédécesseur,
 De ses projets bientôt laisse tomber la gloire.
 Et veut dans le cercueil éteindre sa mémoire. 995
 Par-delà le tombeau régnerez sur les Français ;
 Sur les siècles futurs étendez vos bienfaits ;
 Dans un repos certain que la France respire ;
 Que rien n'agite plus le culte ni l'empire.
 Vous imposez un frein à la rébellion, 1000
 Le frein de la clémence ; et, soit ambition,
 Soit pouvoir des bienfaits, soit crainte aussi peut-être,
 Les grands adopteront le culte de leur maître ;
 Et nous verrons sans doute, après leur changement,

Les restes du parti détruits en un moment. 1005
 D'un oeil imitateur le peuple les contemple ;
 De son premier modèle il suit toujours l'exemple :
 Pour eux, non pour Calvin, son choix s'est déclaré ;
 Il ne méprise point ceux qui l'ont égaré ;
 Mais, frappé d'un retour injuste ou légitime, 1010
 Il revient sur ses pas avec ceux qu'il estime.
 Le temps calmera tout. Ne croyez pas pourtant
 Être approuvé d'abord de ce peuple inconstant :
 Non, jusques aux bienfaits tout lui paraît à craindre ;
 Il ne voit que des maux, et veut toujours se plaindre. 1015
 Ses cris vous parviendront ; c'est à vous d'achever :
 Sachez le mépriser, mon fils, et le sauver.

LE CARDINAL

Sire, du coeur des rois c'est le ciel qui dispose ;
 C'est lui qui vous inspire, et vous vengez sa cause :
 Il bénira vos jours. Tel est mon sentiment. 1020

LE DUC

Si l'on peut en effet s'expliquer librement,
 Sire, après nos malheurs renouvelés sans cesse.
 J'oserai demander pourquoi tant de faiblesse,
 Pourquoi tous ces traités que je ne conçois pas.
 Un poison dangereux infecte vos états ; 1025
 L'amour de la discorde et des choses nouvelles,
 Enhardit contre vous un amas de rebelles.
 Ah ! Si l'on eût daigné leur imposer des lois.
 Votre frère, à mes yeux, les a vaincus deux fois :
 Sire, je lui connais des rivaux en courage ; 1030
 Mais vous ne voulez pas consommer votre ouvrage.
 Peut-être aurez-vous lieu de vous en repentir :
 Il faudrait les dompter, et non les convertir.

LE CARDINAL

Il faut des saintes lois implorer la puissance,
Punir, épouvanter la désobéissance. 1035
Et non tenter encor le hasard incertain
D'une éternelle guerre où le sang coule en vain.
Sire un mal violent veut un remède extrême :
L'état trop divisé s'est affaibli lui-même ;
Et si l'on veut guérir sa funeste langueur, 1040
Dix combats feront moins qu'un instant de rigueur.
Soyez semblable au Dieu que le monde révère ;
Montrez-vous à la fois indulgent et sévère ;
Avec le châtiment présentez le pardon ;
Et faisant de vous-même un entier abandon, 1045
Sans épargner le sang, mais sans trop le répandre,
Craignez les passions qui pourraient vous surprendre.
Écoutez, chérissez les ministres du ciel ;
Tout le pouvoir du trône est fondé sur l'autel.
De Pépin jusqu'à vous, Rome et les rois de France 1050
Conservèrent toujours une étroite alliance :
Ainsi de jour en jour votre puissant état
A vu par le Saint-Siège augmenter son éclat.
Soyez reconnaissant ; croyez que votre zèle
Ne saurait surpasser sa tendresse fidèle. 1055

LE ROI DE FRANCE *(au chancelier)*

Vous vous taisez, Monsieur ?

LE CHANCELIER

Sire, permettez-moi...

LE ROI DE FRANCE

Ainsi vous refusez d'éclairer votre roi !

LE CHANCELIER

Eh bien, vous l'ordonnez ; je romprai le silence.
On parle du Saint-Siège et de reconnaissance : 1060
Est-il d'ingratitude où le bienfait n'est pas ?
Je pourrais vous citer des pontifes ingrats :
L'Europe a vu cent rois armés pour leur défense.
Et le sang des héros cimentait leur puissance.
De notre antique histoire interrogez les temps ; 1065
Qui leur a pu donner ces destins éclatants ?
Sujets des empereurs, qui les a rendus maîtres ?
Ils doivent leurs états à l'un de vos ancêtres.
Quel usage ont-ils fait de ces droits contestés ?
Accumulant les biens, vendant les dignités, 1070
Ils osent commander en monarques suprêmes,
Et d'un pied dédaigneux fouler vingt diadèmes.
Un prêtre audacieux fait et défait les rois :
Vos aïeux l'ont souffert. Mais voyez à sa voix
Jean-sans-terre quittant, reprenant la couronne ; 1075
Sept empereurs chassés de l'église et du trône,
Forcés de conquérir la foi de leurs sujets,
Ou dans Rome à genoux courant subir la paix.
Voyez Charles d'Anjou, le fils des rois de France,
Remplir du Vatican l'odieuse espérance ; 1080
Il vole, il sacrifie à d'injustes fureurs
Le reste infortuné du sang des empereurs,
Et son ambition, cruellement docile,
Prépare à nos Français les vêpres de Sicile.
Un enfant, seul espoir de Naples et des Germains, 1085
Conradin, vers le ciel levant ses jeunes mains,

Périt sur l'échafaud en demandant son crime,
 Convaincu du forfait d'être un roi légitime.
 À ce vertige affreux trois siècles sont livrés :
 Toujours du sang, toujours des attentats sacrés, 1090
 Investiture, exil, meurtres et parricides.
 Et l'anneau du pêcheur scellant les régicides.
 Faut-il nous étonner si les peuples lassés,
 Sous l'inflexible joug tant de fois terrassés.
 Par les décrets de Rome assassinés sans cesse. 1095
 Dès qu'on osa contre elle appuyer leur faiblesse.
 Bientôt, dans la réforme ardents à se jeter,
 D'un pontife oppresseur ont voulu s'écarter ?
 C'est ainsi qu'au milieu des bûchers de Constance,
 Le schisme d'un moment puisa quelque importance ; 1100
 Ainsi, que des prélats l'indiscrète fureur.
 Conquit trente ans de guerre et la publique horreur.
 C'est ainsi que Luther, au Vatican rebelle.
 Établit aisément sa doctrine nouvelle ;
 Après lui, c'est ainsi que l'austère Calvin 1105
 Dans Genève eut encore un plus brillant destin.
 Il n'est qu'une raison de tant de frénésie :
 Les crimes du Saint-Siège ont produit l'hérésie.
 L'évangile a-t-il dit, « Prêtres, écoutez-moi,
 Soyez intéressés, soyez cruels, sans foi, 1110
 Soyez ambitieux, soyez rois sur la terre ;
 Prêtres d'un Dieu de paix, ne prêchez que la guerre ;
 Armez et divisez, pour vos opinions,
 Les pères, les enfants, les rois, les nations ? »
 Voilà ce qu'ils ont fait : mais ce n'est point là, Sire, 1115
 La loi que l'évangile a daigné leur prescrire.
 Si Genève s'abuse, il la faut excuser ;
 Et, sans être coupable, on pouvait s'abuser.
 Genève aura pensé que ce livre suprême,
 Bon, juste, plein du Dieu qui le dicta lui-même. 1120

Toujours cité dans Rome, et si mal pratiqué,
 Peut-être aussi dans Rome était mal expliqué.
 Dussions-nous de Calvin condamner l'insolence.
 Entre les deux partis l'Europe est en balance,
 Et parmi vos sujets le poison répandu, 1125
 Jusque dans votre cour déjà s'est étendu.
 Ah ! Quoique vos sujets, si vous devez les plaindre.
 Sire, vous n'avez pas le droit de les contraindre.
 Le dernier des mortels est maître de son coeur ;
 Le temps amène tout, et ce n'est qu'une erreur ; 1130
 Et si quelques instants elle a pu les séduire,
 L'avenir est chargé du soin de la détruire.
 Mais affecter un droit qu'on ne peut qu'usurper !
 Commander aux esprits de ne pas se tromper !
 Non, non ; c'est réveiller les antiques alarmes. 1135
 En lisant votre édit, tout va courir aux armes ;
 Et vous verrez encor dans nos champs désolés,
 Par la main des Français les Français immolés,
 Après tant de traités les Français implacables,
 Et contraints par vous-même à devenir coupables. 1140
 Citoyen de la France, et sujet sous cinq rois,
 Sous votre frère et vous ministre de ses lois,
 J'ai voulu raffermir ses grandes destinées ;
 Elle est chère à mon coeur depuis soixante années.
 Sire, écoutez les lois, l'honneur, la vérité ; 1145
 Sire, au nom de la France, au nom de l'équité,
 Par cette âme encor jeune, et qui n'est point flétrie.
 Au nom de votre peuple, au nom de la patrie,
 Dirai-je au nom des pleurs que vous voyez couler.
 Que tant de maux sacrés cessent de l'accabler : 1150
 Rendez-lui sa splendeur qui dut être immortelle ;
 Votre vieux Chancelier vous implore pour elle :
 Ou bien, si ma douleur ne peut rien obtenir.
 Je ne prévois que trop un sinistre avenir ;

Mais sachez que mon cœur n'en sera point complice :
Avant les protestons qu'on me mène au supplice :
Je condamne à vos pieds ce dangereux édit ;
Je ne le puis sceller ; punissez-moi : j'ai dit.

1155

LE ROI DE FRANCE

Moi ! Je vous punirais ! Non, non, des traits de flamme,
Tandis que vous parliez, ont pénétré mon âme.
Chancelier, je vous crois, et je pleure avec vous ;
Oui, je veux, adopter des sentiments plus doux ;
Oui, c'est la vérité ; je dois la reconnaître.
Oui, j'ai pu me tromper : on m'égaraient peut-être.
Adieu, Madame ; et vous, suivez-moi, chancelier.

1160

1165

SCÈNE III

La Reine-Mère, Le Cardinal de Lorraine, Le Duc de Guise.

LE CARDINAL

L'ouvrage de mes mains commence à m'effrayer.
D'un zèle ambitieux vous voyez le prestige ?

LA REINE-MÈRE

Ne craignez rien.

LE CARDINAL

Le roi...

LA REINE-MÈRE

Ne craignez rien, vous dis-je.

1170

Aux discours d'un vieillard il s'est laissé troubler ;
Mais c'est encor mon fils, et je vais lui parler.

LE CARDINAL

Nos ennemis...

LA REINE-MÈRE

Mourront. Rien ne peut les absoudre.

LE DUC

Parlez-lui donc, Madame, et daignez le résoudre. 1175
Coligny peut encor tramer quelque attentat.
Et son culte nouveau renverserait l'état,
Et de tous les forfaits ses amis sont capables.
Et le bonheur public veut le sang des coupables.
Le roi laisserait-il échapper les instants ? 1180
Voudrait-il reculer ? Songez qu'il n'est plus temps,
À vous, à nous du moins, ce serait faire injure :
Qu'il achève ; ou bientôt, c'est moi qui vous le jure,
Dans sa cour, à ses yeux, vous verriez des sujets
Assurer, malgré lui, le bonheur des Français. 1185

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

La Reine-Mère, Le Cardinal de Lorraine, Le Duc de Guise.

LE CARDINAL

D'ou peut venir, Madame, un si prompt changement ?

LA REINE-MÈRE

J'ai couru le chercher dans son appartement :
L'Hôpital en sortait. Mon fils, à mon approche,
A soudain contre nous exhalé le reproche ;
Il s'est plaint de vous-même, et plus encor de moi ; 1190
Surtout de l'Hôpital il m'a vanté la foi.
« C'est le seul, a-t-il dit, qui ne veut point me nuire.
« Environné d'amis zélés pour me séduire,
« Mon âme contre eux tous a besoin de s'armer,
« Et je dois craindre enfin ce que je dois aimer. » 1195
À ces mots, l'observant d'un oeil tendre et paisible,
« Mon fils, à vos chagrins votre mère est sensible, »
Ai-je dit, « et pour vous mon ardente amitié
Va presque en ce moment jusques à la pitié.
De votre chancelier je connais la prudence ; 1200
Mais ce faste imposant de sa vaine éloquence
Peut, je crois, attirer quelque soupçon sur lui :

On a moins de chaleur en parlant pour autrui.
 Vous ne comprenez pas quel intérêt l'âme ?
 La France, dont jadis il mérita l'estime, 1205
 L'accuse de pencher en secret pour Calvin :
 Le jugement public ne saurait être vain.
 Vous craignez qu'avec vous je ne sois pas sincère ?
 Le fils le plus chéri peut redouter sa mère !
 L'ambition souvent inspire des sujets : 1210
 Mais moi si je vous trompe, où tendent mes projets ?
 Mon éclat vient de vous, mes destins sont les vôtres,
 Vos intérêts les miens ; je n'en puis avoir d'autres.
 Jugez-nous maintenant. » Ce discours l'a frappé.
 Longtemps de me répondre il semblait occupé ; 1215
 D'un silence plus tendre il éprouvait les charmes ;
 Il pleurait : à ses pleurs j'ai mêlé quelques larmes ;
 J'ai calmé lentement son esprit combattu,
 Vantant sa piété, la première vertu.
 Des éloges flatteurs son oreille est éprise : 1220
 Je l'ai cent fois nommé le vengeur de l'Église.
 Son enfant le plus cher, son plus ferme soutien :
 Et des embrassements ont fini l'entretien.

LE DUC

Mais osez-vous compter sur cette âme incertaine,
 Qu'un mot peut émouvoir, et qu'un instant ramène ? 1225

LA REINE-MÈRE

Je conçois votre doute ; et pour nous garantir
 Des dangereux effets d'un nouveau repentir.
 Je viens d'avoir recours à mes agents fidèles.
 J'ai fait semer partout que le chef des rebelles,
 Pour d'utiles forfaits renonçant aux combats, 1230
 De Charles et de moi-même a juré le trépas ;

Qu'il a dans Orléans fait son apprentissage ;
Que d'un second Poltrot il voudrait faire usage.
Cependant j'ai, sur l'heure, envoyé près du roi
Des serviteurs zélés dont je connais la foi ;
Et, par eux informé de ce bruit populaire,
Vous sentez à quel point va monter sa colère.
Il est extrême en tout ; je réponds du succès.

1235

LE CARDINAL

Ainsi l'on vous devra le salut des Français.

(Il paraît égaré.)

LA REINE-MÈRE

Qu'il agisse aujourd'hui ; demain qu'il se repente :
J'y consens. Mais vers nous c'est lui qui se présente.

1240

SCÈNE II

Le Roi de France, La Reine-Mère, Le Cardinal de Lorraine, Le Duc de Guise, Courtisans, Gardes, Pages.

LE ROI DE FRANCE *(troublé, sans voir personne)*

Porter la main sur moi !

LE CARDINAL *(à la Reine-mère)*

Il pense à Coligny.

LE ROI DE FRANCE

Tel est le sort d'un Roi !

LA REINE-MÈRE *(aux Guises)*

Je l'entends qui se plaint.

1245

(À la Reine-Mère.)

LE ROI DE FRANCE

Et l'on nous porte envie !

Trop heureux le mortel qui peut cacher sa vie !

Le trône est bien souvent chargé d'infortunés.

C'est vous ! je vous cherchais. Ah ! Madame... apprenez...

Vous ne me trompiez pas... et tant de barbarie....

1250

De l'indigne Amiral savez-vous la furie ?

LA REINE-MÈRE

Je sais tout ; je crois tout.

LE DUC

Il faut le prévenir.

LE CARDINAL

Punissez Coligny.

LE ROI DE FRANCE

Si je veux le punir !

1255

LA REINE-MÈRE

Cachez votre courroux ; notre ennemi s'avance.

LE ROI DE FRANCE

Il oserait encore affronter ma présence !
Non. Qu'il n'approche pas !

LE CARDINAL

Calmez vos sens troublés.

LA REINE-MÈRE

Songez à la vengeance. Il vient : dissimulez.

1260

SCÈNE III

Le Roi de France, La Reine-Mère, Le Cardinal de Lorraine, Le Duc de Guise, Le Roi de Navarre, L'Amiral de Coligny, Le Chancelier de L'Hôpital, Protestants de la suite de l'Amiral, Courtisans, Gardes, Pages.

L'AMIRAL

On n'a point fait la paix, Sire, en quittant les armes ;
Et je viens à vos pieds déposer mes alarmes :
Je viens auprès du trône invoquer un appui,
Dans les nouveaux périls qu'on m'annonce aujourd'hui.
Ce prince généreux, devenu votre frère,
L'Hôpital, de nos lois le ministre sévère,
Et ceux qui m'ont jadis suivi dans les combats,
Ont voulu près de vous accompagner mes pas.
Au destin d'un ami leur grand coeur s'intéresse :
Ils ont tous entendu votre auguste promesse.
Un récit, toutefois qui me semble douteux.
Annonce plus d'un crime et des pièges honteux.

1265

1270

LE ROI DE FRANCE

Plus d'un crime ! Expliquez

L'AMIRAL

L'un n'est qu'imaginaire.

Au sein de votre cour, une main sanguinaire
Déjà, dit-on, s'apprête au plus lâche attentat,
Et veut par un seul coup renverser tout l'état.
Il s'agit de frapper...

1275

LE ROI DE FRANCE

Qui donc ?

L'AMIRAL

Votre personne.

1280

LE ROI DE FRANCE

Quel est le criminel ?

L'AMIRAL

C'est moi que l'on soupçonne.
Des courtisans jaloux ont répandu ces bruits ;
Ils veulent par ma mort en recueillir les fruits.
Je sais quels ennemis pensent ternir ma gloire,
Et je frémis pour vous, si vous daignez les croire.

1285

LE ROI DE FRANCE

Moi ! je les croirais !

L'AMIRAL

Non : j'ose au moins l'espérer.
On ajoute, et d'abord je dois vous déclarer
Que de mes envieux la funeste puissance 1290
M'a fait à ce discours donner quelque croyance :
Je sais trop qu'à me perdre ils sont tous occupés,
Et c'est le sort des rois d'être souvent trompés.
On ajoute, on prétend qu'une troupe perfide
M'impute auprès de vous cet affreux parricide. 1295
Et qu'enfin de ma vie on doit trancher le cours.

LE ROI DE FRANCE

Se peut-il

L'AMIRAL

Oui, j'apprends qu'on en veut à mes jours.
Je viens savoir de vous ce qu'il faut que j'en pense.

LA REINE-MÈRE

Le roi devait s'attendre à plus de confiance. 1300

L'AMIRAL

Vous le voyez assez ; mon coeur se fie au sien,
Puisque je viens, Madame, implorer son soutien.

LE ROI DE NAVARRE

Pardonnez ; le soupçon me paraît excusable.
Punit-on Maurevert ? Ou n'est-il point coupable ?

LA REINE-MÈRE

Prince, on doit le punir.

1305

LE ROI DE NAVARRE

Le roi l'avait promis.

LA REINE-MÈRE

Eh quoi ! Doubteriez-vous des serments de mon fils ?

LE ROI DE NAVARRE

Je ne sais point douter de la foi d'un monarque.

LA REINE-MÈRE

Vous avez de la sienne une infaillible marque,
Et l'hymen de sa soeur est un gage assuré
Qu'il est prêt à tenir tout ce qu'il a juré.

1310

LE ROI DE NAVARRE

Eh bien, par ce saint noeud, par le doux nom de frère,
Sire, à vos intérêts ne soyez point contraire.
Protégez un guerrier redoutable et soumis ;
Dans ses persécuteurs voyez vos ennemis.
Un prince est vraiment grand lorsqu'il punit le crime ;
Plus grand, lorsqu'il soutient la vertu qu'on opprime.

1315

LE ROI DE FRANCE

De tous ses ennemis l'Amiral est vainqueur ;
Ses conseils vertueux sont au fond de mon coeur :
Craindrait-il que son maître eut dessein de lui nuire ?

1320

L'AMIRAL

Je crains votre bonté trop facile à séduire.

LA REINE-MÈRE *(à l'Amiral)*

Au milieu des faux bruits qui vous ont alarmé,
Des sentiments du roi l'Hôpital informé
Pouvait tenter au moins de rassurer votre âme.
Il le devait peut-être.

1325

LE CHANCELIER

Et je l'ai fait, Madame.

L'AMIRAL

Le Roi seul est garant des volontés du roi,
Madame : un mot de lui peut calmer mon effroi.

LA REINE-MÈRE

Parlez, mon fils.

LE ROI DE FRANCE *(regardant toujours la Reine-Mère)*

Le ciel, maître des destinées,
Ne peut hâter par vous la fin de mes années.
Non ; je dois vous compter au rang de mes soutiens :
Si vos drapeaux souvent ont combattu les miens,
C'est des troubles civils la suite accoutumée ;
Des Français à la France opposaient une armée :
Ces fautes sont du sort, je les veux excuser ;
C'est le malheur des temps qu'il en faut accuser :
Je connais votre coeur, et n'ai pas à m'en plaindre.

1330

1335

L'AMIRAL *(aux Guises)*

Vous l'entendez, messieurs.

LE ROI DE FRANCE

Vous n'avez rien à craindre.

1340

L'AMIRAL

À mes persécuteurs puis-je opposer mon roi ?

LE ROI DE FRANCE

Vous le pouvez, sans doute, et j'en donne ma foi.

L'AMIRAL

Je dédaigne à présent leurs trames criminelles.

LE DUC

Nous verrons donc finir ces craintes éternelles ?

L'AMIRAL

Je puis craindre à la cour, mais non pas aux combats ;
J'étais déjà fameux quand vous n'existiez pas.

1345

LE DUC

Le soupçon ne convient qu'à des âmes timides.

L'AMIRAL

Jeune homme, on le connaît au milieu des perfides.

LE DUC

Quant à moi, je ne vois qu'un traître dans ces lieux.

(Montrant sa blessure.)

L'AMIRAL

Il en est deux pourtant qui s'offrent à mes yeux.
Ce coup n'a point rempli leur cruelle espérance.

1350

LE DUC

Celui qui l'a porté voulut venger la France.

LE ROI DE FRANCE

Guise !

L'AMIRAL

Ah ! Du meurtrier on a conduit la main.

LE DUC

Qui ?

1355

L'AMIRAL

Vous pourriez le dire.

LE DUC

Expliquez-vous enfin.

L'AMIRAL

Vous.

LE DUC

Je ne l'ai point fait ; mais je l'aurais dû faire.

LE ROI DE NAVARRE

Comment !

1360

(Bas à la Reine-mère.)

LE DUC

J'aurais puni l'assassin de mon père.

Adieu. Je vais hâter l'instant de nous venger.

SCÈNE IV

*Le Roi de France, La Reine-Mère, Le Cardinal de Lorraine, Le Roi de Navarre,
L'Amiral de Coligny, Le Chancelier de L'Hopital, Protestants de la suite de
l'Amiral, Courtisans, Gardes, Pages.*

L'AMIRAL

Ainsi, de son aveu, mes jours sont en danger !

LA REINE-MÈRE

De cet ambitieux nous blâmons l'insolence ;

Mais son orgueil demain gardera le silence ;

Vous n'aurez point formé des souhaits superflus.

Et de vos ennemis vous ne vous plaindrez plus.

1365

L'AMIRAL

Sire, excusez encor ma sombre défiance,
Ce fruit amer de l'âge et de l'expérience.
Que votre coeur m'écoute : il semble que ma voix 1370
Se fait entendre à vous pour la dernière fois.
Le trône où vous réglez est entouré de pièges,
De guerriers corrupteurs, de prêtres sacrilèges.
Ô mon roi ! Pensez-y ; profitez des instants :
Hélas ! Demain peut-être il ne sera plus temps. 1375

LE CARDINAL

C'est ainsi qu'à la haine un guerrier s'abandonne :
Un pontife outragé le plaint, et lui pardonne.

L'AMIRAL

Qui ? Vous me plaindre ! Ô ciel ! Vous, m'oser pardonner !
Un tel excès d'injure a de quoi m'étonner.
Quant à moi, je ne puis vous pardonner vos crimes. 1380
Toujours les protestants ont été vos victimes :
C'est vous qui réclamiez, pour soumettre les coeurs,
Le secours des bourreaux et des inquisiteurs :
C'est vous qui menaciez du plus honteux supplice,
De malheureux sujets qui demandaient justice : 1385
Vous, enrichi des pleurs et du sang des Français,
Comblé tout à la fois de biens et de forfaits.
Sire, j'ai désiré de sauver votre empire,
Mais à le renverser je vois que tout conspire.
Sur une cour perfide ouvrez enfin les yeux, 1390
Et craignez, craignez tout de ce sang odieux :
Voilà les ennemis du trône et de la France.
Si vous ne les chassez loin de votre présence,
Si vous ne les chargez de tout votre courroux.

Ces méchants, croyez-moi, perdront l'état et vous.

1395

SCÈNE V

Le Roi de France, La Reine-Mère, Le Cardinal de Lorraine, Courtisans, Gardes, Pages.

LA REINE-MÈRE

Douterez-vous encor des projets de sa haine ?

LE CARDINAL

Est-il pour ce rebelle une assez grande peine ?

LE ROI DE FRANCE

Et son coeur inhumain semble exempt de remord !

LA REINE-MÈRE

Il va tout expier en recevant la mort.

Nos défenseurs sont prêts, et je les vois paraître.

1400

SCÈNE VI

Le Roi de France, La Reine-Mère, Le Cardinal de Lorraine, Le Duc de Guise, Courtisans, Gardes, Pages.

LA REINE-MÈRE

Venez, braves guerriers, soutiens de votre maître,
Contre un sang odieux noblement conjurés,
Et chargés désormais des intérêts sacrés.
Que la rébellion, que le crime s'expie !

Le trône est attaqué par une secte impie : 1405
Accusant chaque jour le trop lent avenir.
Vos cris semblaient hâter l'instant de la punir :
Votre juste fureur, trop longtemps retenue,
Peut éclater enfin ; la nuit, l'heure est venue :
Faites votre devoir, et, comblant nos souhaits. 1410
Sachez de votre roi mériter les bienfaits.

LE DUC

Sitôt que Je signal se sera fait entendre,
Vous verrez qu'à ce prix nous pouvons tous prétendre,
Nous partirons, Madame, aux accents de l'airain
Qui va sonner pour nous dans le temple prochain. 1415
Ma main, je l'avouerai, dans une nuit si belle,
Voudrait seule immoler tout le parti rebelle ;
Mon coeur même conçoit un déplaisir secret.
Et, plein d'un tel honneur, le partage à regret.
Mes compagnons du moins, sont dignes de me suivre, 1420
De cueillir les lauriers que le destin nous livre ;
Et, contre les proscrits dès longtemps animés,
De l'ardeur qui me brûle ils sont tous enflammés.

LE ROI DE FRANCE

Vous m'aimez, je le crois ; vous servez votre maître :
Mais longtemps mon esprit, trop timide peut-être, 1425
Conçut avec frayer un si hardi dessein ;
D'une amertume affreuse il remplissait mon sein :
Jusques dans mon sommeil la redoutable idée
S'offrait... Ne craignez rien, mon âme est décidée.
Puisque le ciel vengeur ordonne leur trépas, 1430
Puisqu'au fond de l'abîme il entraîne leurs pas,
Puisqu'il faut opposer le parjure au parjure,
Puisqu'il s'agit enfin de la commune injure,

Du salut de mon peuple et de ma sûreté.
 Je ne balance plus ; le sort en est jeté :
 La cloche sonne trois fois, lentement.
 Versez le sang, frappez. Ciel ! Qu'entends-je ? Ah ! Madame.

1435

(Le duc de Guise et tous les autres courtisans mettent un genou en terre, en croisant leurs épées. Ils restent dans cette position pendant le discours du cardinal de Lorraine.)

LE DUC

Reine, c'est à vos soins de raffermir son âme.
 Pour nous, le glaive en main, nous jurons à genoux
 De venger Dieu, l'état, le roi, l'église, et nous.
 Roi, chassez maintenant ces stériles alarmes :
 Exhortez-nous, pontife, et bénissez nos armes.
 La cloche sonne trois fois, lentement.

1440

(Le tocsin sonne depuis ce moment jusqu'au commencement du cinquième acte.)

LE CARDINAL

De l'immortelle église humble et docile enfant.
 Et créé par ses mains prêtre du Dieu vivant,
 Je puis interpréter les volontés sacrées.
 Si d'un zèle brûlant vos âmes pénétrées
 Se livrent sans réserve à l'intérêt des cieux ;
 Si vous portez au meurtre un coeur religieux,
 Vous allez consommer un important ouvrage,
 Que les siècles futurs envieront à notre âge.
 Courez et servez bien le Dieu des nations ;
 Je répands sur vous tous ses bénédictions :
 Sa justice ici bas vous livre vos victimes ;
 Sachez qu'il rompt au ciel la chaîne de vos crimes ;

1445

1450

1455

Oui, si jusqu'à présent vous en avez commis.
Par le Dieu qui m'inspire, ils vous sont tous remis.
L'église, en m'imprimant un signe ineffaçable.
Défendit à mes mains le sang le plus coupable ;
Mais je suivrai vos pas, je serai près de vous ; 1460
Au nom du Dieu vengeur je conduirai vos coups.
Guerriers, que va guider sa sainte providence.
Ministres de rigueur, choisissez par sa prudence.
Il est temps de remplir ses décrets éternels ;
Couvrez-vous saintement du sang des criminels : 1465
Si dans ce grand projet quelqu'un de vous expire,
Dieu promet à son front les palmes du martyre.

LE ROI DE FRANCE

D'une héroïque ardeur mon cœur se sent brûler.
Acceptez, ô mon Dieu ! Le sang prêt à couler.

LA REINE-MÈRE

Il vous entend, mon fils ; il reçoit votre hommage. 1470
Venez, et de ces lieux présidez au carnage.

LE DUC

Et vous, suivez-moi tous. Amis, guerriers, soldats,
Au toit de Coligny courons porter nos pas.
C'est l'ennemi du trône, et l'artisan du crime ;
Qu'il soit de cette nuit la première victime : 1475
Que tous les protestants à la fois accablés,
Dans les murs, hors des murs, soient en foule immolés.

LE CARDINAL

Périssent et leur croyance et le nom d'hérétique !

Et que demain la France, heureuse et catholique.
D'un roi chéri du ciel bénisse les destins,
Et l'ordre salulaire accompli par nos mains !

1480

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI DE NAVARRE

Quel signal effrayant tout-à-coup me réveille ?
De sinistres clameurs ont frappé mon oreille ;
Et de l'airain surtout les lugubres accents,
D'une subite horreur ont glacé tous mes sens.
J'entends encor des cris. Ah ! Mon ami peut-être
Succombe en ce moment sous le glaive d'un traître ;
De ses persécuteurs l'implacable courroux
Peut-être en ce moment...

1485

SCÈNE II

Le Roi de Navarre, Le Chancelier de L'Hôpital.

LE ROI DE NAVARRE

L'Hôpital, est-ce vous ?

1490

LE CHANCELIER

Sire....

LE ROI DE NAVARRE

Eh bien ?

LE CHANCELIER

Apprenez...

LE ROI DE NAVARRE

Que me faut-il apprendre ?

Et d'où viennent les pleurs que je vous vois répandre ?

1495

LE CHANCELIER

Les protestants...

LE ROI DE NAVARRE

Parlez.

LE CHANCELIER

Ils sont trahis, vendus.

LE ROI DE NAVARRE

Coligny...

LE CHANCELIER

C'en est fait ; Coligny ne vit plus.

1500

LE ROI DE NAVARRE

Il ne vit plus ! Grand Dieu ! Quel bras inexorable . . .

LE CHANCELIER

J'ai vu cent bras percer ce guerrier vénérable ;
J'ai vu porter sa tête en ce Louvre odieux ;
J'ai vu de tous côtés un peuple furieux,
Trop docile instrument des vengeances de Rome,
Frapper, fouler aux pieds les restes d'un grand homme.

1505

LE ROI DE NAVARRE

Forfait !

LE CHANCELIER

Dans nos murs le sang coule en ruisseaux.
Tout ce qui vit encore, excepté les bourreaux.
Tout frémit : le ciel même a voilé sa lumière ;
Et Paris maintenant n'est qu'un vaste repaire
Où la mort...

1510

LE ROI DE NAVARRE

C'est assez. Pressentiments affreux !
Les voilà donc remplis ! Venez...courons... je veux...

LE CHANCELIER

Arrêtez. Ont-ils donc besoin d'un nouveau crime ?
Vivez, au nom du ciel, vivez, roi magnanime ;
Parmi tant d'assassins ne portez point vos pas,
Et gardez-nous un sang qu'ils n'épargneraient pas.
Non, vous n'avez pas vu cette nuit déplorable :
Tantôt des cris, tantôt un silence exécrable ;
Guisse et tous ses amis combattant de forfaits,
En invoquant un Dieu qu'ils n'ont connu jamais ;

1515

1520

Les prêtres, plus cruels, sur les pas de Lorraine,
 Échauffant à l'envi cette effroyable scène,
 Dans leurs perfides mains tenant le bois sacré, 1525
 Soufflant tous leurs poisons sur ce peuple égaré.
 Et semblant redouter, au milieu du carnage,
 Qu'un seul des protestants puisse éviter leur rage ;
 Criant : Frappez ! Du roi c'est l'ordre souverain.
 Charles, au milieu du Louvre, une arquebuse en main, 1530
 S'enivrant à longs traits d'un plaisir sanguinaire,
 Et cherchant son devoir dans les yeux de sa mère.
 C'est ici, près de nous, que le Roi des Français,
 Sous le plomb destructeur fait tomber ses sujets :
 C'est ici, je l'ai vu, que sa main forcenée, 1535
 De nos appuis, des siens, tranche la destinée :
 Mais quand la cruauté ne connaît plus de frein.
 Paisible, gardant seule un front calme et serein,
 Près de lui Médicis applaudit à ses crimes,
 Exalte son adresse, et compte ses victimes, 1540

LE ROI DE NAVARRE

Le cri de la pitié, parmi tant de forfaits...

LE CHANCELIER

La pitié n'entre plus dans le coeur des Français.
 On voit de tous côtés, sans armes, sans défense.
 Tomber de cet état la gloire ou l'espérance :
 Malgré ses cheveux blancs, le vieillard immolé ; 1545
 Sous un gros d'assassins le jeune homme accablé,
 Qui de son corps mourant protège encore un père ;
 L'enfant même égorgé sur le sein de sa mère :
 Les uns, percés de coups au moment du réveil ;
 Les autres, plus heureux, frappés dans leur sommeil ; 1550
 Les époux expirants dans les bras de leurs femmes ;

Auprès de leurs enfants, ceux-ci livrés aux flammes ;
De leurs toits embrasés ceux-là précipités ;
D'autres en se sauvant par le glaive arrêtés ;
D'autres fuyant la mort dans les flots de la Seine,
Et retrouvant la mort sur la rive prochaine :
Les cadavres fumants, les membres dispersés,
Partout dans les chemins, dans le fleuve entassés.

1555

LE ROI DE NAVARRE

Effroyable attentat ! Cour infâme et cruelle !
Quoi ! Leurs mains... Que fais-tu, providence éternelle ?
De tous mes compagnons ils ont percé le sein !

1560

(Il sort.)

LE CHANCELIER

Oui, vos amis ont tous achevé leur destin.
Ce vieillard, qui jadis éleva votre enfance,
A du fer catholique éprouvé la vengeance.
On veut les convertir en les assassinant :
À de nouveaux traités recourons maintenant.
Ô deuil ! ô souvenir de notre antique gloire !
Oh ! d'une affreuse nuit périssent la mémoire !
Nos fils, et que le ciel trop longtemps en courroux,
Daigne les rendre, hélas ! moins barbares que nous !
Nos fils détesteront des trames infernales.
Liront en pâissant nos sanglantes annales.
Avec un long effroi contempleront ces lieux.
Et maudiront les jours où vivaient leurs aïeux.
Je fuis ce roi crédule, et ces lâches ministres ;
Je vais chercher la paix loin de ces bords sinistres.
Ces débris malheureux, sans asile, sans roi,
Qu'ils viennent, j'y consens, se ranger près de moi :

1565

1570

1575

J'aurai toujours pour eux l'intérêt le plus tendre,
Un toit à leur offrir, et mon sang à répandre.
Comme on nous a trompés ! Sire, je suis vaincu.
Mais cette cour approche ; adieu, j'ai trop vécu.
Puisse encore, et voilà ma dernière espérance,
Puisse un roi tel que vous, éprouvé dès l'enfance
Mûri dans les travaux et dans l'adversité,
Purifier un jour ce trône ensanglanté !

1580

1585

LE ROI DE NAVARRE

De la cour d'un tyran la probité s'exile,
Et du crime honoré la vertu fuit l'asile.

SCÈNE III

*Le Roi de France, La Reine-Mère, Le Roi de Navarre, Le Cardinal de Lorraine, Le
Duc de Guise, Courtisans, Gardes, Pages avec des flambeaux.*

*(Le roi de France veut sortir en apercevant le roi de Navarre : la Reine-mère lui
fait signe de rester.)*

LE ROI DE NAVARRE

Mon admiration doit enfin éclater,
Sire, et je vous attends pour vous féliciter.
Vous devenez des rois le plus parfait modèle ;
Nul ne poussa si loin la prudence et le zèle ;
Nul n'exerça jamais ce courage pieux,
Et ne sut massacrer son peuple au nom des cieux.

1590

LA REINE-MÈRE

Ce discours maintenant peut sembler téméraire ;
Et ce qu'on a fait, prince, il a fallu le faire.

1595

Le roi vous devait-il compte de ses projets ?

LE ROI DE NAVARRE

Non : mais il est au moins comptable à ses sujets ;
Il est comptable au ciel qui venge le parjure.

LE CARDINAL

Penseriez-vous qu'au ciel on ait fait une injure ? 1600
Le culte sacrilège est bientôt aboli,
Et l'honneur des autels à la fin rétabli.
Pour Coligny, ce mot va vous blesser peut-être,
Mais c'est la vérité : Coligny fut un traître.

LE ROI DE NAVARRE

Lui ? Coligny ! 1605

LE DUC

Lui-même ; et son coeur dès longtemps
Méditait....

LE ROI DE NAVARRE

Il est mort : n'êtes-vous pas contents ?
Vous l'égorgez, cruels ! Et votre bouche impie
Ose encore attenter à l'éclat de sa vie ! 1610
Vous lui rendez justice : un nom si glorieux
A mérité l'honneur de vous être odieux.
Voilà donc les héros, les soutiens de la France !
Quelle exécration ! Ou quelle indifférence !
Quoi ! Je fais dans ce Louvre éclater mes douleurs, 1615
Sans trouver un Français qui réponde à mes pleurs !

LA REINE-MÈRE

D'un indigne regret si votre âme est atteinte,
Du moins....

LE ROI DE NAVARRE

N'attendez plus de servile contrainte.
Cet art, à nos Français si longtemps étranger, 1620
De flatter sa victime avant de l'égorger.
Que ne le laissiez-vous au fond de l'Italie !
Cruelle ! ainsi par vous la France est avilie !
Ainsi vous flétrissez le nom de Médicis !
Vous renversez nos lois, vous perdez votre fils, 1625
Vous perdez tout l'état, reine et mère coupable.
Consommez vos destins, monarque déplorable.
Ah ! Des devoirs d'un roi qui ne serait jaloux ?
Rendre son peuple heureux est un bonheur si doux !
Et vous, de vos sujets destructeur inflexible, 1630
Roi d'un peuple vaillant, bon, généreux, sensible,
Vous vous rendez l'effroi de ce peuple indigné,
Et, sur le trône assis, vous n'avez point régné.
D'un forfait sans exemple infortuné complice,
Vous n'éviterez pas votre juste supplice : 1635
Il commence ; et je vois dans vos yeux égarés.
Le désespoir des coeurs en secret déchirés.
Eh bien ! Vous n'avez fait que la moitié du crime ;
Je respire ; il vous reste encore une victime ;
Prenez-la. Mais bientôt le ciel va vous punir ; 1640
À tant d'infortunés le ciel va vous unir ;
Votre front est marqué du sceau de sa colère :
Un repentir tardif vous parle et vous éclaire ;
Ce sentiment affreux, précipitant vos jours,
Au sein des voluptés en corrompra le cours ; 1645

Vous craindrez et la France, et vous-même, et la vie ;
À Coligny mourant vous porterez envie ;
Le sommeil, ce seul bien qui reste aux malheureux,
N'interrompra jamais vos ennuis douloureux ;
Pour de nouveaux tourments vous veillerez sans cesse ; 1650
Et quand la mort viendra frapper votre jeunesse,
Vous chercherez partout des yeux consolateurs ;
Et vous verrez, non plus vos indignes flatteurs,
Mais de vos attentats l'épouvantable image,
Mais votre lit de mort entouré de carnage, 1655
Vos sujets massacrés s'élevant contre vous,
Le juge incorruptible enflammé de courroux,
La France, applaudissant au trépas de son maître,
À vos derniers soupirs commençant à renaître,
Et votre nom royal à l'opprobre livré, 1660
Et l'éternel supplice aux méchants préparé.
Vous gémirez alors : vos plaintes inutiles,
Vos remords impuissants, vos souffrances stériles,
Vengeront les Français et le ciel offensé ;
Et vous rendrez le sang que vous avez versé. 1665

SCÈNE IV

Le Roi de France, La Reine-Mère, Le Cardinal de Lorraine, Le Duc de Guise, Courtisans, Gardes, Pages avec des flambeaux.

LA REINE-MÈRE

Je ne prévoyais pas un tel excès d'audace.
À la mort échappé, l'imprudent vous menace !
Vous gémir ! Vous, mon fils ! C'est à lui de trembler.
La main qui l'a sauvé peut encor l'accabler.

LE ROI DE FRANCE

Il a dit vrai.

1670

LA REINE-MÈRE

Comment ?

LE ROI DE FRANCE

J'ai commis un grand crime.

LE CARDINAL

Un roi doit se venger du parti qui l'opprime.

LE ROI DE FRANCE

Je ne suis plus un roi ; je suis un assassin.

LA REINE-MÈRE

Ah ! Tout vous inspirait cet important dessein.
Votre intérêt.

1675

LE CARDINAL

Le ciel.

LE DUC

L'éclat de votre empire.

LE ROI DE FRANCE

À me tromper encor leur perfidie aspire !
Les attentats des rois ne sont pas impunis ;

1680

Cruels, à mes tourments soyez du moins unis.
C'est vous qui me coûtez des larmes éternelles.
Mes mains, vous le savez, n'étaient point criminelles ;
Sans crainte et sans remord je contemplais les cieus :
Tout est changé pour moi ; le jour m'est odieux.
Où fuir ? Où me cacher dans l'horreur des ténèbres ?
Ô nuit ! Couvre-moi bien de tes voiles funèbres.

1685

LA REINE-MÈRE

Mon cher fils...

LE ROI DE FRANCE

En ces lieux qui vous a rassemblés ?
Attendez un moment ; ne marchez pas ; tremblez.
Pour qui ces glaives nus ? Quels sont vos adversaires
Vous courez immoler, qui ? Vos amis ! Vos frères !
Arrêtez ; je défends... Mais que vois-je, inhumains ?
Quel meurtre abominable ensanglante vos mains ?
Moi-même... Ah ! Qu'ai-je fait ? Cruel, ingrat, perfide.
Parjure à mes serments, sacrilège, homicide.
J'ai des plus vils tyrans réuni les forfaits,
Et je suis tout couvert du sang de mes sujets.
Ces lieux en sont baignés : sous ces portiques sombres.
Des malheureux proscrits je vois errer les ombres :
Une invisible main s'appesantit sur moi.
Dieu ! Quel spectre hideux redouble mon effroi !
C'est lui ; j'entends sa voix terrible et menaçante :
Coligny - Voyez-vous cette tête sanglante ?
Loin de moi cette tête et ces flancs entr'ouverts !
Il me suit, il me presse, il m'entraîne aux enfers.
Pardon, Dieu tout-puissant. Dieu qui venge les crimes ;
Toi, Coligny ; vous tous, vous trop chères victimes,
Pardon : si vous étiez témoins de mes douleurs,

1690

1695

1700

1705

À votre meurtrier vous donneriez des pleurs.
Des cruels ont instruit ma bouche à l'imposture ;
Leur voix a, dans mon âme, étouffé la nature ;
J'ai trahi la patrie, et l'honneur, et les lois :
Le ciel, en me frappant, donne un exemple aux rois.